

(d) 17/49 m
£35



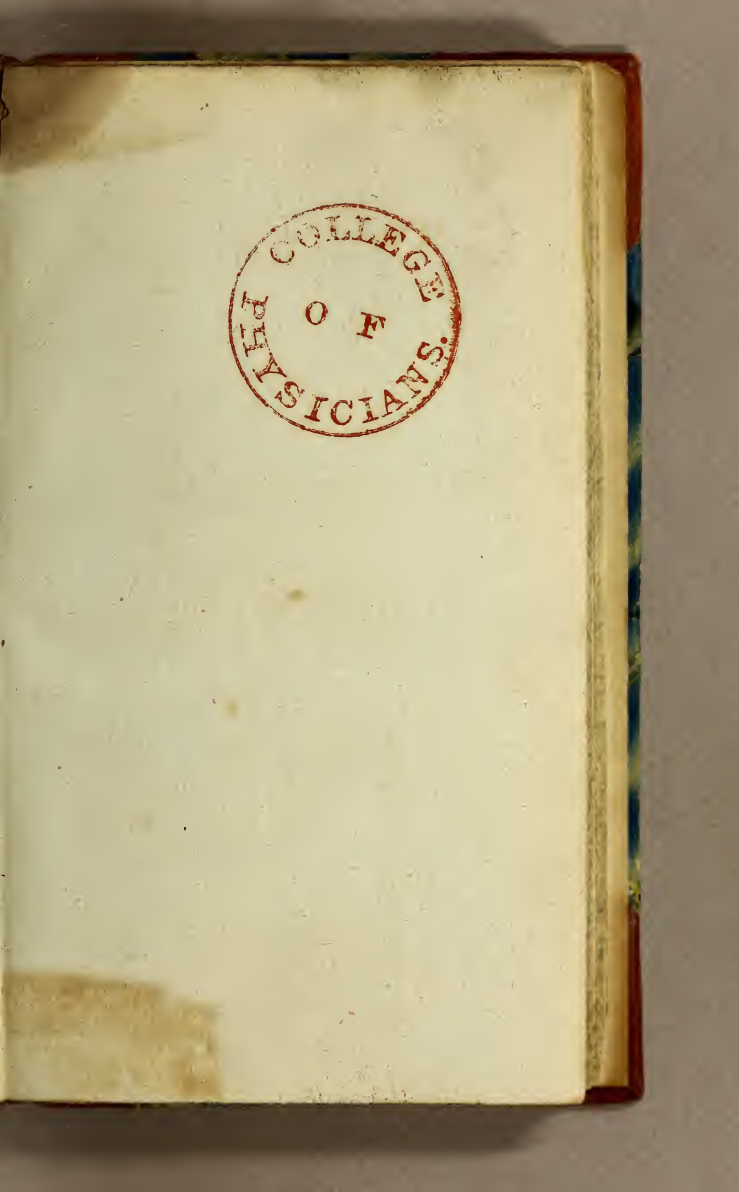
Satin.

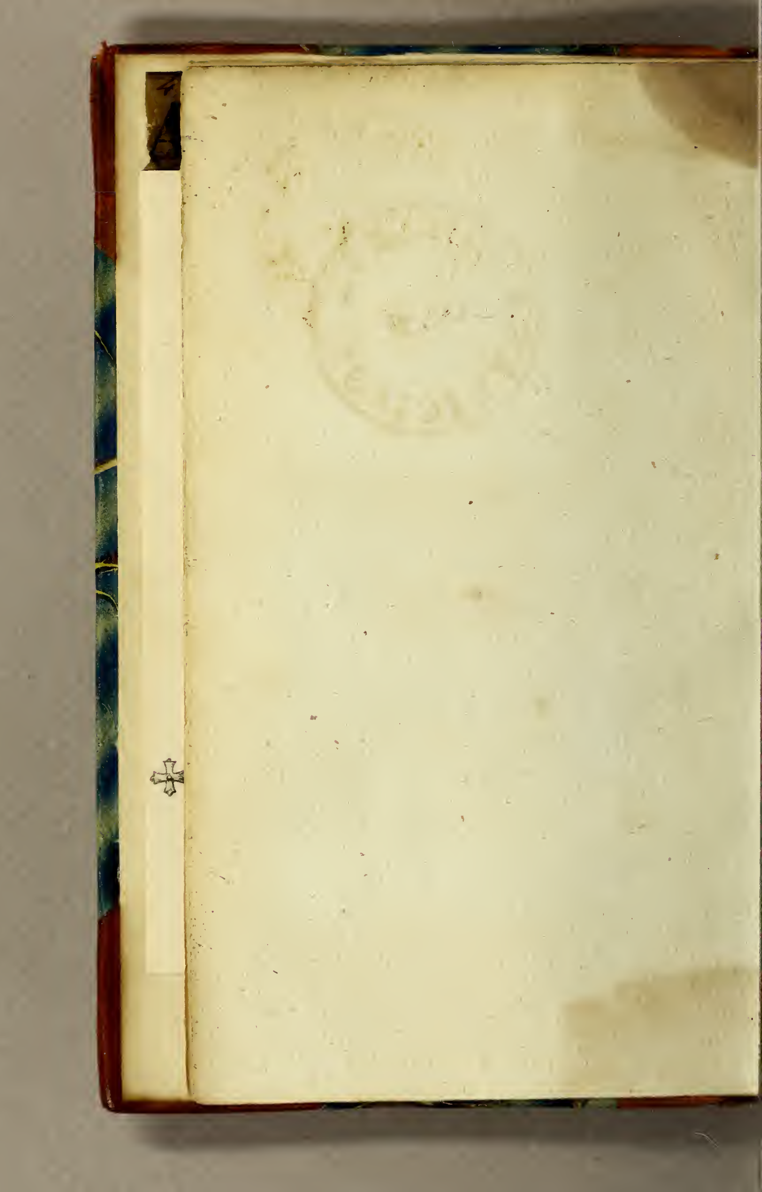
Not in Cundall



John Carter Brown
Library
Brown University







RELATION
DE L'ESTABLISSEMENT DES FRANÇOIS DEPVIS L'AN 1635.
En l'isle de la Martinique, l'vne des antilles de l'Amerique.

Des mœurs des Sauuages, de la ſituation, & des autres ſingularitez de l'iſle.

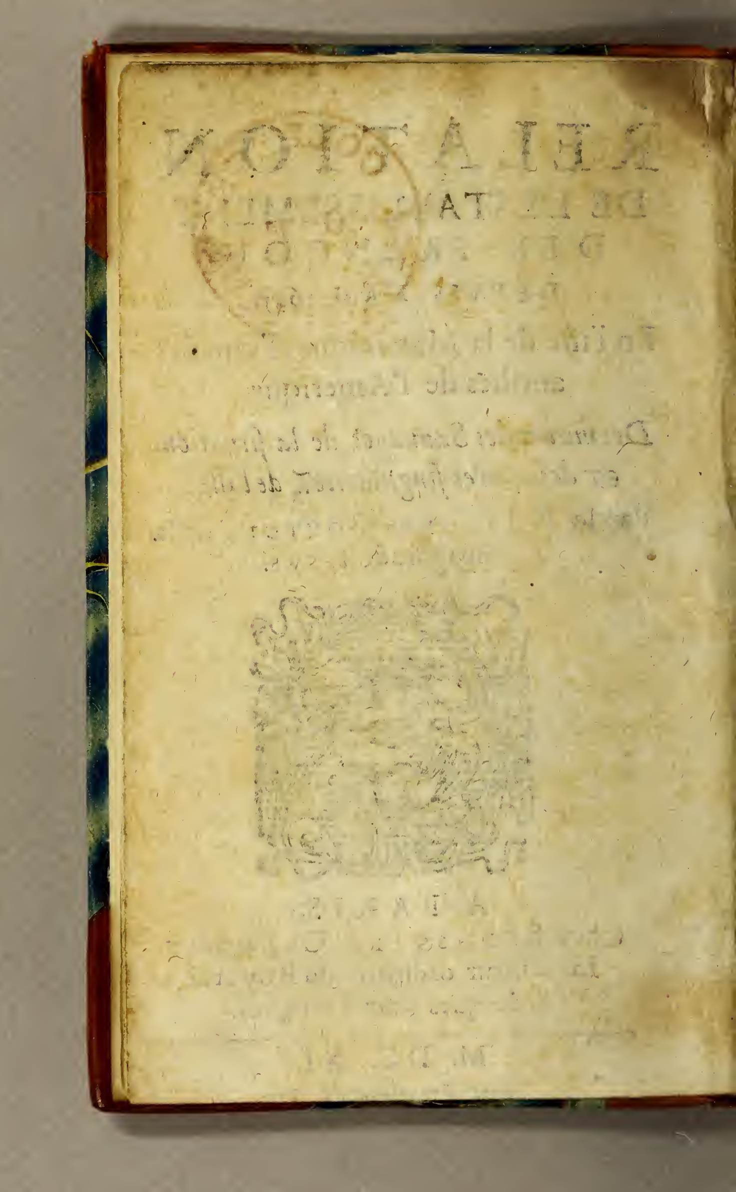
Par le P. IACQVES BOVTON, de la Compagnie de IESVS.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur ordinaire du Roy, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XL.

Auec Priuilege du Roy.





A MESSIEVRS DE LA COMPAGNIE des isles de l'Amerique.

MESSIEVRS,

Depuis le temps que ie fis dessein, à la gloire de Dieu, de vous seruir aux fonctions de ma profeßion dans l'vne de vos isles de l'Amerique, i'ay creu vous estre tellement acquis, que ie ne deurois rien desirer, & procurer plus ardemment, que vostre contentement & satisfaction en l'aßistance que ie rendrois à vos subjets pour leur salut. C'est à cette fin que i'ay rapporté ce peu que i'ay táché de

faire par delà durant quelques mois; C'est à ce dessein que i'ay repassé les mers; que ie suis icy; & que i'ay pris resolution de donner au public ce petit narré sous vostre nom. Ie ne le puis presenter à d'autres sans preiudicier à vos droicts; & comme il est tout à vous, i'espere aussi qu'il receura de vous vn accueil fauorable. On cognoistra bien à son langage qu'il vient du pays des Sauuages, puis qu'il ne parle pas beaucoup mieux françois qu'eux; mais neantmoins, tel qu'il est, il pretend paroistre pour vostre seruice; desabusant ceux qui ne peuuent croire qu'il y ait maintenant tant de bien en cette isle, que vos soins & vostre pieté y en ont procuré, & tant d'espe-

rance qu'il croisse à l'aduenir au poinct qu'il croistra, Dieu aydant, par les mesmes moyens qui luy ont donné commencement. S'il fait voir ces veritez aux ignorans , il croira auoir fait quelque chose pour vostre seruice ; puis qu'il vous est important qu'on sache que vous auez tant fait par le passé, & voulez tant faire par cy apres en ces pays, que ceux qui les décrient pour n'y auoir pas trouué leur compte, ne les blàment pas si iustement, qu'on peut & doit blàmer leurs fautes & maluersations, veritables causes du desordre où ils se trouuent. Il vous est aussi important que les autres qui y veulent aller, apprennent qu'ils peuuent auec raison se promettre ce

qu'ils peuuent legitimement desirer pour leur profit & spirituel & temporel. Que si i'ay marqué quelques defauts & necessitez, comme les choses de ce monde n'ont pas toute leur perfection dans leur commencement, c'est pour faire voir combien vous acquererez d'obligations sur les habitans de ces isles, continuant d'employer tant de soins, & faire tant de despense pour les mettre à leur aise: Et que pour moy, puis que ie prends, comme ie dois, tant de part à leurs interests, ie demeureray aussi obligé de vous estre toute ma vie,

MESSIEVRS,

Tres-humble, & obeïssant seruiteur,
IACQVES BOVTON, de la
Compagnie de IESVS.

Permission du R. P. Prouincial.

IE IACQVES DINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France: Suiuant le priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. & Louys XIII. à present regnant, le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires d'imprimer aucun liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostredite Compagnie sans permission des Superieurs d'icelle, Permets à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire & Imprimeur ordinaire du Roy en la ville de Paris, de pouuoir imprimer pour dix ans *la Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635. en l'isle de la Martinique*, qui m'a esté enuoyée par le R. P. BOVTON, de nostre mesme Compagnie. En Foy dequoy i'ay signé la presente. A Tours ce 6. iour d'Octobre 1640.

IACQVES DINET.

TABLE DES CHAPITRES
contenus en ce liure.

RELA-



RELATION DE L'ESTABLISSEMENT DES FRANCOIS depuis l'an 1635. EN L'ISLE DE LA MARTINIQVE; l'vne des Antilles de l'Amerique.

Des meurs des Sauuages; de la situation, & des autres singularitez de l'Isle.

Nostre embarquement, & les dangers que nous courûmes sur mer.

CHAPITRE PREMIER.

NOVS partismes de Nantes le Vendredy vingt-cinquiéme de Nouembre, iour de saincte Catherine, &

arriuaſmes le lendemain à la rade de Paimbœuf, où eſtoit le vaiſſeau nommé la petite Europe, appartenant à monſieur Deſ-Martins de Paris. De Paimbœuf nous allaſmes le Lundy à Sainct Nazere, d'où nous fiſmes voile le lendemain auec bon vent, mais foible, & qui dura ſi peu, que le contraire nous obligea de relaſcher à l'Iſle de Ré dés le Ieudy. Apres nous, y relâcherent vingt-cinq ou trente vaiſſeaux Anglois, Hollandois, Hambourquois, & autres, qui croyant que noſtre vaiſſeau fuſt vn nauire du Roy, mirent le pauillon bas. La nuict s'éleua vne furieuſe tempeſte, qui fut cauſe que pluſieurs nauires, qui eſtoient à l'ancre, dériuerent & chaſſerent vers la

terre, le noſtre perdit ſon maiſtre anchre, & perſonne n'oſa entreprendre ny le Vendredy, ny le Samedy, de nous paſſer à la Rochelle, tant la mer eſtoit encore groſſe, & le vent furieux, quoy qu'il eût bien diminué.

Le Dimanche apres midy, beaucoup trop toſt pour nous, on met les voiles au vent, ſi inconſtant, qu'il ne nous fut fauorable que iuſques à minuict. Depuis ce temps, nous courûmes preſque continuellement riſque de la vie durant plus de cinq ſemaines, pendant leſquelles nous fuſmes la pluſpart du temps, coſté en trauers, errans tantoſt d'vn bord, tantoſt de l'autre. Les iours de S. Thomas, S. Iean, des Innocens, & le dernier de l'année, nous furent les plus rudes;

nous ne portions point de voiles; la brune ou broüillard estoit si épais, que nous ne pouuions voir à vn quart de lieuë de nous, tousiours en crainte d'estre iettez contre la terre. Nous desirions relâcher encore vne fois, tantost à belle Isle, puis à Brest, ou quelqu'autre part de France ou d'Angleterre; puis à Sorlinq, petite Isle proche & des appartenances d'Angleterre : Nous la veismes d'assez prés, mais nos Gouuerneurs ne la connurent pas, & firent promptement mettre le cap à l'eau pour s'en retirer, sans sçauoir où nous estions, iusques à ce que en punition de ce que mal à propos, & contre raison, le Pilote le voulant, nous nous estions opiniastrez à tenir la mer, nous fusmes portez dans la man-

che ou canal de Briſtoc, inconnu à nos Nauigateurs.

Le matin du iour des Roys, vn coup de mer nous mit tous au deſeſpoir de nos vies, & pluſieurs en meilleur eſtat de leur conſcience par la Confeſſion : Il heurta ſi rudement noſtre vaiſſeau, qu'on creut qu'il étoit creué, d'autant plus aſſeurément, qu'il fut prés d'vne heure à ſe redreſſer; emporta noſtre chaloupe qui eſtoit fort bien amarrée ſur le pont, les lices des deux coſtez du vaiſſeau, les brimbales des pompes, le foier, deferla nos voiles, ietta vne merueilleuſe quantité d'eau dans le nauire, & fit mille autres maux; on voulut couper le grand mas, mais il ne fut pas neceſſaire. C'eſtoit au poinct du iour qu'heureuſement

on aperçeut vne petite Isle de la domination d'Angleterre, nommée Londey, qui nous pouuoit couurir du vent d'Oüest nostre ennemy: la rade estoit assez saine & bonne; nous y arriuons en fin auec mille peines, & anchrons auec la joye ordinaire aux personnes échappées d'vn tel danger.

Le iour neantmoins ne nous fut pas iour de resioüissance, Dieu ne permettant pas que nostre ioye durast longuement. Le soir vn furieux vent de Nord, duquel nous n'estions pas à couuert, nous attaque auec telle violence, qu'on croyoit que le vaisseau couleroit bas sous son amarre, l'eau entroit presque iusques à la dunette; on leua la hache pour couper le cable sur l'écubier, & nous mettre à la mercy du vent,

& de la mer; si on l'eût fait, nous n'auions qu'à peine vne heure de vie, le vent nous portant contre des rochers; nostre anchre chassa, & par vne faueur signalée du Ciel, nous rendit au lieu le meilleur de toute la rade, & tint bon, quoy que ces horribles secousses l'eussent presque entierement brisée en deux endroicts, comme on connut lors qu'on la leua. Au bout de deux heures le vent s'appaisa vn peu, qui auoit aussi bien fait du rauage en terre qu'en mer, abattant les arbres, cheminées, & maisons.

Le lendemain septiéme de Ianuier au matin, on tira quelques coups de canon pour auoir vn Pilote de l'Isle, mais c'estoient pauures gens, qui n'auoient non plus de bateau pour venir à nous,

que nous pour les aller querir, & n'y auoit parmy eux aucun pilote.

Il falut neantmoins sortir de là, quoy qu'aucun de nos Commandeurs ne connut la coste, ny le port voisin : Nous l'allons chercher au hasard auec tant de dangers, que le Capitaine parla d'échoüer, & pousser le plus auant qu'on pourroit le vaisseau vers la terre, pour sauuer au moins les hommes ; Dieu ne nous vouloit pas si peu de bien : Il nous fit en fin trouuer l'entrée du haure de Habledol, qui va iusques à deux petites villes nommées Bedifort, & Barnestable, ou bastable. C'est vn méchant haure de barre, & qui asseiche ; nous passâmes la barre à deux tiers de flot ; que semblables vaisseaux, qui tirent

beaucoup d'eau, ne passent qu'à plaine marée; & au lieu de prendre à main droitte vers la terre, nous allons sur des sables, où nous touchasmes plusieurs fois; deux chalouppes Angloises nous redresserent vn peu. Les Anglois qui nous veirent, & sçeurent nos fortunes, disoient que c'estoit miracle que nous fussions réchappez. On nous manda de Londres que trois cens vaisseaux s'estoient perdus du mauuais temps que nous auions souffert. On nous rapporta que le ministre d'vn lieu voisin auoit presché que nostre deliurance estoit merueilleuse, mais qu'il ne la falloit pas attribuer aux prieres que nous auions fait à la Vierge nostre Dame, mais à celles que nous auions fait à Dieu; C'est vn

franc ignorant.

Nous voila donc en Angleterre, où nous perdons vn beau temps & bon vent qui vint aprés trois ou quatre iours. Nous demeurons six semaines parmy des gens pauures, superbes, & barbares aux estrangers, attendant de Londres & d'Exestre de l'argent pour remettre le vaisseau en estat, & cependant faisons de nouuelles auaries; vn nauire nous rompt vn anchre, nous rompons la fleche d'vn autre qu'on nous fait bien payer, nostre charpentié tombe & se noye dans la mer, comme vn autre charpentier s'estoit déja noyé dans la riuiere de Loire, quelques ieunes garçons s'enfuyent, & se sauuent: On fait croire à l'équipage que le vin des vitailles estoit finy, & ne

restoit que celuy qui estoit destiné pour traiter, & ainsi on le met à la biere, on est contraint d'accommoder deux matelots, l'vn Anglois, & l'autre Escossois, le vaisseau n'estant assez fourny pour ses grandes manœuures. Vn seul bien nous arriua en ce pays, c'est que les malades du mal de mer y treuuerent leur santé; & le reuerend Pere Suffren à qui i'auois écrit l'état où nous étions, obtint de la serenissime Reyne d'Angleterre dix Iacobus, & nous les enuoya; les RR. PP. Capucins en eurent la moitié: Dieu soit la recompense de sa Majesté.

Nous n'estions pas encore à la fin de nos maux & de nos apprehensions. lors que nous nous disposions à partir, nouuelles nous

arriuét de plusieurs endroicts, que le bruit de nostre arriuée en ce haure porté par toute l'Angleterre, auoir fait partir vn Dunquerquois, qui estoit à Plemeur, sur l'esperance d'vn bon butin; & qu'il nous gardoit entre Londey, & la barre, en dessein d'y demeurer plustost trois mois, que de nous laisser échapper. Son nauire estoit monté de plus de vingt pieces de canon, & six vingts hommes, entre lesquels y en auoit deux de ceux qui nous ayant abandonnez, auoient fait le rapport de nostre estat & foiblesse; & de vray, quelques-vns de nos gens auoient aperçeu de dessus les montagnes voisines vn grand vaisseau qui alloit & venoit deuant la barre. Nos Gouuerneurs au commencement

ne vouloient rien haſarder ; mais ſi faut-il, ou ſortir de ce port, ou y vendre noſtre vaiſſeau, comme quelques Anglois croyoient que nous ferions ; & poſſible pour nous y contraindre qu'ils auoient controuué cette nouuelle.

Au ſortir nous approchâmes ſi prés des rochers cachez ſous l'eau, que nous fuſmes en grand danger ; nous ne rencontrâmes pas en ſortant le Dunquerquois, mais ſur le ſoir on aperçeut vn vaiſſeau vers Londey, qui fut cauſe que la nuict nous nous detournâmes de noſtre route pour le tromper, bien contens d'eſtre en quelque aſſeurance qu'il ne nous attrapperoit pas. Mais vn nouueau malheur troubla encor ce peu de contentement. Le Pilote entre en la chambre tout éperdu,

diſant qu'il y auoit dans le vaiſ-
ſeau vne ou pluſieurs voyes d'eau,
& qu'on venoit de tirer pour vne
fois hiuct cens baſtonnées, quoy
qu'il n'y eut pas long téps qu'on
auoit ietté l'eau. Voila l'alarme
bien chaude au quartier; on prend
reſolution de relâcher pour la
troiſiéme fois, & aller à Kinſal,
qui eſt vn tres bon haure en Ir-
lande, nous perdons trois iours
à le chercher: la nuict nous nous
en retirons, lors que le vent eſt
impetueux, de crainte qu'il nous
iette contre terre durant les te-
nebres. Le mercredy des cendres
au matin, nous en euſmes con-
noiſſance d'aſſez prés, & à la veuë
du port tant deſiré, nous chan-
geons de reſolution. Le vent
eſtoit propre pour noſtre route:
on craint que la plus grande par-

tie de l'équipage n'abandonne le vaiſſeau en vn voyage ſi fâcheux & malheureux: Le Pilote publie que les voyes d'eau ſont découuertes, qu'on les peut aiſément étancher dans quelques iours, durant leſquels on iettera l'eau à tous les horologes, c'eſt à dire, de demie heure en demie heure, les paſſagers le iour, & les matelots la nuict; & ſur cela on paſſe outre.

Le matin du troiſiéme de Mars, nous aperçeuſmes cinq vaiſſeaux, trois chaſſerent ſur nous tout le iour, & partie de la nuict: Nous les prenions pour Turcs; nonobſtant qu'ils euſſent mis le pauillon de Hollande; nous ne pouuons nous y fier, les Turcs vſants ſouuent de cette ruſe de mettre vn autre pauillon que le leur:

Eux nous prenoient pour Espagnols, quoy que nous eussions mis le pauillon blanc ; & ils auoient quelque raison, pource qu'il nous voyoient fuyr vers l'Espagne, où on sçait bien que les François ne seroient pas les bien-venus. Ils nous ioignent au second quart de la nuict ; & aprés qu'on eut demandé & répondu de part & d'autre d'où estoit le nauire, ils nous tirerent deux coups de canon ; peu s'en fallut que nous n'en rendissions autant, mais la partie n'étoit pas égale ; c'estoient grands vaisseaux, qui auoient deux fois plus de canon & d'hommes que nous, & alloient partie à Fernambouc, & partie courir le bon bord. Ils nous firent amener les voiles, & demeurer auec eux iusques au

iour

Iour, nous gardant ſoigneuſe-
ment toute la nuict. Le matin
noſtre Capitaine alla à leur bord,
monſtra ſa permiſſion, & puis
bons amis. L'Admiral demanda
vne barique de vin pour conten-
ter ſes gens, fâchez d'auoir ſi long
temps chaſſé en vain: Il nous pro-
mit compagnie tandis que nous
ferions meſme route; mais elle ne
dura pas long-temps; dautant
que ſon nauire alloit fort bien au
lict du vent & le noſtre fort mal;
de ſorte que nous fuſmes la nuict
en grand danger pour auoir trop
porté de voiles afin de le ſuiure.
Le lendemain vn de nos meilleurs
matelots faiſant quelque maneu-
ure tomba dans la mer, & ne fut
poſſible de le ſauuer, le vaiſſeau
paſſoit ſi toſt qu'en moins de rien
il l'eut trop éloigné. Ces acci-

dens & les precedens, ſi funeſtes à quelques vns, & facheux à tout l'equipage, furent ſalutaires à d'autres, à qui Dieu donna durant vne petite exhortation & remonſtrance faite à cette occaſion, de fortes penſées de leur ſalut. On renouuella les deffences de iurer, proferer de ſales paroles, & s'abſenter de la priere: Quelques coulpables furent punis, & Dieu ſembla ſatisfait de ces bonnes reſolutions, nous donnant dés l'heure fort beau temps, qui ne nous quitta plus. Nous chaſſâmes durant ce beau temps ſur vn vaiſſeau: bien nous prit que c'eſtoit vn Anglois, & non vn ennemy; car il eſtoit beaucoup plus grand que le noſtre & meilleur, & nous eſtions à la portée du mouſquet que nous n'auions pas deux ca-

tions parez; c'eſtoit noſtre ordinaire: de loing tous les vaiſſeaux nous ſembloient petits, & auoir peur de nous: c'eſtoit merueille combien nous eſtions vaillans: mais de prés, s'il en euſt fallu découdre, nous euſſions bien laiſſé du poil. Vn honeſte homme qui eſtoit auec nous & ſçauoit bien le meſtier, dit fort à propos, que ce n'eſtoit pas à nous à aller querir des vaiſſeaux, ny faire la guerre.

Le troiſiéme Dimanche de Careſme nous euſmes cognoiſſance de l'vne des Canaries appellée Fortauanture, ou Portauanture, que nous approchaſmes en deſſein d'y aborder s'il y euſt eu commodité pour remedier aux voyes d'eau; il n'y failoit pas bon. Le ſoir, la brune eſtant ceſſée, nous viſmes de loin quelques au-

tres isles. Sur le mesme dessein de boucher les voyes d'eau, nous allons chercher celles du Cap-vert, particulierement celle de Sainct Vincent, & chassons en chemin sur deux Holandois aussi judicieusement que nous auions chassé sur l'Anglois. Nos nauigateurs nous mirent trois nuicts à la cappe, de peur d'aborder la terre durant les tenebres, de laquelle ils se faisoient fort proches, & se trompoient: Ils la manquerent, & ne virent ces isles ny de prés ny de loin, ny de iour ny de nuict. On les auoit bien aduerty de la declinaison de l'Aimant & de leur erreur; mais leur humilité reformée ne permettoit pas qu'ils le recogneussent ou voulussent apprendre quelque chose d'vn Iesuiste. Ils se tromperent aussi en

leur estime, & eurent la honte, que le mesme Pere predit qu'on verroit la terre de l'isle de la Barboude plus de vingt-quatre heures plustost qu'ils ne disoient. Nous apperceusmes donc la Barboude le Samedy deuant le dimanche des rameaux, & y arriuasmes ce bon iour. Durant cette trauerse nous consolions la crainte des calmes de l'esperance de la pesche ; mais Dieu nous donna tousiours assez de vent : de trois marsoins que nous blessasmes nous n'en eusmes qu'vn, & quelques poissons volans qui donnerent la nuict dans nos voiles & haut-bans, & vne dorade ; c'estoit vn beau poisson de trois pieds de long, le dos estoit d'vne couleur verde fort éclatante, le ventre jaune-doré semé de petites estoiles

bleuës : il auoit dans le ventre quantité de petits poiſſons encore tous entiers, & vn poiſſon long d'vn pied, qui a le bec crochu comme le Perroquet, & la peau couuerte de pointes fort aiguës, qui l'ont fait nommer poiſſon armé. Le dimanche des rameaux pour nous faire faire la Semaine Saincte plus auſterement, on nous miſt à l'eau dont la pluſpart eſtoit gatée.

L'iſle de la Barboude eſt bien de douze lieuës de tour au moins, ſa figure tire ſur l'oualle; les arbres ont eſté conſeruez tout au tour de l'iſle ſur le bord de la mer, pour y dreſſer des embuſcades aux ennemis qui voudroient en chaſſer les Anglois qui la poſſedent. Ceux cy nous firent deffences, & aux Reuerends Peres Capucins, de

faire aucune fonction de nostre religion dans leurs terres. Elle estoit en trouble, le Gouuerneur ayãt fait refus de receuoir vn successeur, y estoit arresté & deuoit estre mené en Angleterre par arrest du conseil. Son predecesseur luy auoit fait le mesme refus, & ayant esté pris par luy, auoit passé par les armes. On disoit neantmoins que celuy-cy estoit fort habile homme, & auoit eu quelque raison de faire ce qu'il auoit fait, & se iustifieroit bien. Là nous apprismes l'irruption des Sauuages dans la gardelouppe qui est aux François, dans Antigoa, Monserrat, & autres isles de la domination Angloise. N'y ayant rien trouué à faire pour le marchand, nous en partismes le Mardy la nuict, nous vismes nostre Marti-

nique ſur le ſoir du Mercredy. Le Ieudy on nous mene à l'ance du diamant, pour auoir de la tortuë, qui commençoit à terrir, nous rodons par cette belle ance pour trouuer vne place à ietter l'ancre, puis tout d'vn coup le maiſtre ou Pilote changeant de volonté, fait paſſer outre, & dit que dans ſix heures il nous feroit moüiller l'ancre deuant la maiſon de monſieur le Gouuerneur, qui eſtoit bien à huict lieuës de là: Il ne le fit pas, car vne heure apres il nous fit arreſter à enuiron vne lieuë du diamant. Dieu vouloit que nous y arriuaſſions le Vendredy ſainct, pour mettre fin à nos trauaux de mer preſque à la meſme heure, que Ieſus termina les ſiens en l'arbre de la Croix. Monſieur du Parquet gouuerneur de l'iſle

nous y receut fort courtoisemẽt, nous logea dans la case de son Aumosnier, au refus que nous fismes de demeurer en sa maison, où nous luy eussions trop rendu d'importunité, iusqu'à-ce que suiuant les ordres des Seigneurs de la Compagnie, il nous eust assigné vne place pour nostre habitation, ce qui ne se fit si tost que nous eussions desiré, pour ne luy estre à charge. La cause principale du retardement fut le dessein qu'il auoit fait d'aller & mener nombre d'hommes bien armez à la pesche de la tortuë, si on la doit appeller pesche, y establir des corps de garde pour la seureté des pescheurs, & apprendre si on auroit guerre contre les Sauuages. Ce qui faisoit croire qu'ils nous attaqueroient estoit la mort

de leur grand capitaine Kaïerman, que monſieur le gouuerneur auoit retenu priſonnier iuſques à ce qu'il eût fait rendre deux Sauuages de la terre ferme, que ſes gens auoient enleué des François. La nuict ce priſonnier ſe ſauua, & briſa les fers qu'il auoit aux pieds, on ne ſçait comment; mais eſtant dans les bois, il fut mordu d'vne vipere; & n'ayant pour lors aucun remede, s'en alla mourir arriuant parmy les ſiens. On croyoit donc qu'ils vouloient venger ſa mort; mais ils n'y ont pas penſé, ou n'ont oſé l'entreprendre. Ce bruit eſtant appaiſé & monſieur le gouuerneur de retour, il prit la peine d'aller luymeſme le dernier iour d'Auril au lieu où il nous a aſſigné noſtre habitation, & de faire commen-

cer à couper les arbres pour descouurir la terre, & le treiziéme de may nous allasmes demeurer proche de là, pour y commencer nos fonctions, à la gloire de Dieu.

De la situation de l'Isle de la Martinique.

CHAPITRE II.

LA Martinique, ou Martinino, vne des Antilles, autrement nommées Camercanes, est en la zone torride par quatorze & quinze degrez de latitude Septentrionale. On ne sçait encore au vray combien elle a de tour; quelques vns qui se croyent sçauans en cecy luy donnent vingt-

cinq lieuës de long, & huict ou dix de large ; elle a pour isles voisines celle de Saincte Luce dite Saincta-Lousie, tenuë par les Anglois, qui est à six ou sept lieuës, & la Dominique éloignée d'enuiron dix lieuës, peuplée encore des Caraïbes, ainsi s'appellent nos Sauuages. D'icy on peut aisément inferer que nous auons deux fois l'année le Soleil à pic sur nos testes, & pour Zenith dans les mois de May & d'Aoust : que nos iours ordinaires sont de douze heures, & n'ont point d'inégalité fort sensible : que les chaleurs y sont grandes & continuelles ; les seicheresses quelquesfois bien longues ; ces chaleurs sont temperées par la fraischeur des nuicts. Les nuages & pluyes sont plus frequentes aux mois d'octobre,

nouembre & decembre qu'aux autres temps, & ces trois mois à cause de leur humidité composent icy l'hyuer: car pour le froid, puis qu'il en est banny, il n'est pas capable de faire icy vne diuerse saison, qui porte le nom d'hyuer. De là vient aussi que la verdure est tousiours aux arbres, si la trop grande seicheresse ne les despouille de leurs feüilles, comme il arriue assez souuent.

L'Isle est diuisée en deux parties; l'vne qu'on appelle la Cabesterre, qui est au dessus du vent, & possedée par les Caraibes; l'autre peuplée des François, appellée la basse terre, ou les grands sables: que si cette basse terre à quelque aduantage sur la Cabesterre pour l'abord des vaisseaux, & vne rade fort saine; elle luy est

aussi reciproquement inferieure en beauté & commodité; la Cabestere estant plaine, vnie, & égale, au lieu que nostre basse terre est raboteuse, & diuisée par des montagnes, qu'on appelle icy mornes, fort aspres, rudes, & difficiles, qui fait que les habitans sont plus éloignez les vns des autres, & ne se visitent pas si souuent & si aisément.

Nos terres habitées, à raison de ces mornes, sont diuisées en trois estages; celles qui sont les plus basses & proches de la mer, s'appellent habitations du premier estage; les autres qui vont au pendant des mornes, du second estage; & celles qui sont au de là & au dessus des mornes, sont nommées le troisiéme estage: car il y a quelques habitations sur les mor-

nes plus bas & moins rudes à monter ; les pitons ou ſommets des plus hautes montagnes demeurent pour les bois, & leurs hoſtes, les couleuures, viperes, lezards, & oyſeaux. Mais encore de ces mornes ſi faſcheux nous retirons vn bien incõparable, ſçauoir eſt, bon nombre de petites riuieres ou ruiſſeaux qui coulent d'enhaut, & ont de la pente & des cheutes propres pour des moulins; l'eau en eſt fort bonne & fraiche, & nourrit quantité de groſſes eſchreuiſſes, anguilles, & autres poiſſons. Il y a auſſi dans cette Iſle de belles anſes de ſable où la tortuë terriſt. Nous y auons vn grand cul de ſac où eſt le fort Royal, & vn fort beau lieu pour le cranage des vaiſſeaux. Il y a auſſi vne ſaline, qui ſi elle eſtoit accom-

modée, ce qu'on pourroit faire fort aisément & à peu de fraiz, porteroit de grandes commoditez; d'autant qu'outre la fourniture des habitans, il y auroit du sel pour traitter auec les estrangers. Les pierres, la chaux, la brique ny manqueroient pas, s'il y auoit des ouuriers pour les mettre en œuure, & si on s'en vouloit seruir: mais partie la pauureté des habitans, partie le manquement d'ouuriers, & en partie aussi le peu de necessité qu'il y a de se mieux couurir, le chaud y estant continuel, ont fait negliger ces commoditez pour se contenter de casses, à la mode des Sauuages, faites de roseaux, ou pieux, couuertes de feüilles de palmistes, roseaux, & autres. Pour le bois, toute l'Isle en est couuerte, à la reserue de ce

que

que les François & Sauuages deſcouurent pour leurs habitations & iardins: mais preſque tout le bois eſt ſubjet aux vers, d'où vient qu'il y en a peu de bien propre à baſtir, & encore moins pour faire nauires. Il eſt vray qu'en ces mers icy le ver gaſte auſſi bien le bois de France que celuy du païs; c'eſt pourquoy il faut faire vn doublage aux vaiſſeaux qu'on y enuoye pour y demeurer quelque temps.

Les vents plus ordinaires icy viennent de la terre; ils ne ſont pas grands, ſinon que quelquesfois, & aſſez ſouuent, il vient des rafales, ou vents de peu de durée, mais fort impetueux; c'eſt pourquoy afin de ſe couurir, & n'eſtre emporté à vau le vent, comme quelques-vns ont eſté, les vaiſſeaux arriuant rangent la terre à la portée

du piſtolet, la rade eſtant bonne & ſaine, & les matelots ont toûjours la main à l'eſcoute pour amener les huniers lors qu'il eſt neceſſaire. Les ouragans, ou vents extraordinairement furieux, qui font tout le tour de l'horiſon, abbattent les arbres, & les maiſons, de ſorte que fort peu en eſcappent; ne ſe ſont fait ſentir icy auec tant de violence qu'à d'autres iſles, non plus que les tonerres, & tremblemens de terre.

Entrée & eſtabliſſement des François en cette iſle.

CHAPITRE III.

CEtte iſle, & autres voiſines, ont iadis eſté veuës, & non

pas habitées, par Christophle Colomb, & ses espagnols, qui ayant sçeu que les naturels du pays estoient canibales & anthropophages, qui ne trouuoient aucune chair plus delicate que celle de leurs ennemis, ne desirant si tost mourir, passerent outre pour chercher quelque meilleure fortune. Les François ont esté, comme on croit, ceux des Europeans qui l'ont habitée les premiers. L'an 1635. feu monsieur de Nambuc gentil-homme François gouuerneur de l'isle de S. Christophle, homme d'esprit & de iugement, & fort entendu à faire de nouuelles peuplades, & establir des colonies en ces isles ; enuoya le sieur du Pont accompagné d'enuiron quatre-vingts soldats, auec ordre d'habituer la Martinique, & peu

apres autre quarante hommes ſoubs la conduite du ſieur de la Vallée, qui deuoit eſtre Lieutenant, & eſt maintenant premier capitaine de l'iſle. L'entrepriſe eſtoit hardie, & l'execution difficile; l'affaire ne ſe paſſa pas ſans noiſes, & combats auec les Sauuages habitans de l'iſle, aſſiſtez de leurs voiſins, de la Dominique, S. Vincent, & autres; quelques François y laiſſerent la vie: La diſette & manquement de viures mit les autres bien en peine, & les contraignit en cette extremité, de viure de fruicts ſauuages, racines, & toutes ſortes d'animaux des bois proches, n'oſant s'éloigner de crainte des Sauuages, qui de leur part faiſoiét tout le poſſible pour ſe maintenir en leur poſſeſſion, & en chaſſer nos François: que s'ils

eſtoient contraints de ſe retirer, à meſure qu'ils quittoient quelque lieu deſcouuert & planté ils mettoient le feu partout à leurs caſes,& aux viures qui eſtoient ſur terre, pour en priuer les noſtres, qui auſſi ne manquoient a en planter partout où ils pouuoient, autant que l'ennemy leur permettoit, mais c'eſtoit pour le temps à venir, , & le preſent, qui eſtoit celuy de leur diſette, n'en eſtoit pas ſoulagé. Nonobſtant ces difficultés, dans quelques mois nos gens viennent about de leur deſſein auec l'ayde de Dieu, & s'emparent de la partie de l'iſle, où ils ſont maintenant, y plantent & baſtiſſent à la mode du païs. Les Sauuages Caraibes ſe retirent, les vns en l'autre partie de l'iſle, nommée la cabeſterre, les autres aux iſles

voiſines; tous auec reſolution de n'en demeurer pas là, & de reuenir auec plus grandes forces pour chaſſer les François : mais ayant apres quelque temps recogneu leur foibleſſe & impuiſſance, ils parlerent de quelque accommodement, & la paix fut faite telle qu'elle peut eſtre auec ces infidelles. Le ſieur du Pont s'embarque pour aller rendre compte, & porter cette bonne nouuelle à Monſieur de Nambuc, & par meſme moyen ſe pourueoir de viures & autres commoditez. Il eſt porté à vau le vent és terres Eſpagnoles, où il eſt trois ans priſonnier. Durant ce temps, n'en ayant eu aucune nouuelle, on le croit perdu, & monſieur de Nambuc ſe voyāt proche de la mort pouruoit du commandemāt de l'iſle monſieur

du Parquet l'vn de ses nepueux, que messieurs de la Compagnie luy ont confirmé. C'est vn braue gentil-homme, & bien pourueu de toutes les qualitez necessaires à cette charge. Il y entra, & s'y est maintenu iusques à present, auec tant d'addresse, sagesse, & conduite, qu'il a gagné le cœur aussi bien aux Sauuages Caraïbes qu'aux François. Les Sauuages le visitent souuent, & le voyent volontiers en leurs cases, l'appellent leur compere, & le grand capitaine du Parquet: & celuy qui est le premier capitaine parmy eux, que nous appellons le pilote, à pris son nom; c'est la coustume de ces Sauuages de prendre le nom de leurs bons comperes. Il fut il y a quelque temps les visiter, ils le receurent fort honestement à

leur mode,le rocouerent, accommoderent les cheueux à leur façon, firent dançer comme eux,& n'oublierent rien qu'ils iugeassent necessaire pour luy tesmoigner de l'affection : Ie dis tesmoigner de l'affection , & non pas rendre de l'honneur ; d'autant que ces barbares sont si vains,qu'ils se preferent à tous les hommes du monde, & ne font honneur à personne, par lequel il semble qu'ils se recognoissent inferieurs; au reste toutes ces ceremonies se font de telle sorte, que monsieur le gouuerneur, & ses gens demeurent tousiours arméz, & le pistolet à la main, pource qu'il n'y a iamais d'asseurance parmy ces Sauuages quelque bonne mine qu'ils vous fassent.

Nos François peuuent estre

maintenant prés de mille habituez le long de la mer, entre les mornes & au deſſus, en l'eſpace de huict ou neuf lieuës. La crainte des couleuures ou viperes, dont nous parlerons, a deſtourné plus de deux mille hommes d'y venir ; on ſe deſabuſe peu à peu, & deſia pluſieurs ſeroient à la Martinique, s'ils auoient le moyen d'y aller. Nous y auons trois forts: le Royal eſt le meilleur, & plus conſiderable : il eſt dans le cul de ſac dont nous auons parlé, en vn lieu & aſſiette fort auantageuſe: Il eſt muny de canon, & y a garniſon ſuffiſante. L'Eſpagnol s'y preſenta il y a quelques années; mais ſans autre effect que du bruit, & ſans en remporter que de la confuſion.

I'ay parlé au chapitre precedent

des maiſons. Les François n'ont pas eſté plus curieux de la bonté & molleſſe des licts de France, que de la beauté des maiſons: Ils couchent dans des licts de coton ſuſpendus, qu'on appelle des hamats, qui ſeruent encor de ſiege durant la iournée; ce ſont ouurages des Sauuages. Les habitations ſont iuſques à maintenant eſloignées les vnes des autres ſans aucune forme de bourg, tant à cauſe des mornes qui les ſeparent, qu'à cauſe que chacun veut demeurer ſur ſa terre. On pretend y en former bien-toſt vn proche du fort S. Pierre où la place eſt belle: l'Egliſe y eſt deſia, on y fera auſſi l'auditoire, & autres œuures publics.

Des commoditez que l'isle peut fournir.

CHAPITRE IV.

NOus parlerons en ce chapitre & en quelques autres suiuans autãt par le rapport d'autruy que par experience. Le peu de temps qu'il y a que nous sommes en cette isle ne nous ayant donné le moyen de voir de nos yeux tout ce qu'on nous disoit de ses commoditez. Suffit que nous en ayons veu vne partie, & que l'autre soit si auerée par la constante relation de tous les habitans, qu'il n'y a aucune occasion d'en douter,

Nous auons desia touché les commoditez pour bastir: ie parleray en suite tant des biens qu'el-

le possede de soy-mesme, & presentement, que de ceux qu'elle n'a pas encore, mais dont elle est capable, & qu'on luy peut aisément, & doit-on à mon aduis procurer au plustost, & sans lesquels il n'y a presque rien à faire; pource qu'il est croyable que partie de ce qu'elle a de soy viendra peu à peu à manquer, comme il est aduenu autre part, à mesure que le nombre des habitans croistra.

Generalement plusieurs personnes qui ont passé bonne partie de leur vie en la nauigation de ces isles, asseurent que celle-cy ne cede de beaucoup à aucune des isles des Caraïbes, tant pour ce qui est des viures & nourriture, que pour le profit qu'on en peut tirer, si les François sont aussi auisez & in-

dustrieux à faire valoir la terre, que les autres nations. Pour le faire voir en particulier commençons par les herbes.

Il y a quantité d'herbes medicinales, sans parler des fruicts, dont plusieurs ont de la vertu : Le gaïac, la schine, la scolopandre, dont les feüilles sont de six & sept pieds de long, & mille autres plus rares, qu'vn homme versé en la cognoissance des simples sçauroit bien remarquer, & qui seroient de bon debit en France. C'est merueille combien les Sauuages se portent bien, & ont de beaux secrets; mais il est impossible de les tirer d'eux, si ce n'est à la longue, & par quelque finesse. Les gouttes, pierres, & plusieurs autres maladies trop communes en France, sont icy presque inco-

neuës, tant ils y remedient promptement & efficacement : ſi les bleſſeures ne ſont mortelles, ils les gueriſſent ſi facilement & parfaitement, que vous voyez celuy que vous penſiez mort, retourner dés le lendemain auec les autres à la guerre. Ils ont vne herbe qui diſſout les tayes des yeux : ils guariſſent les fievres auec vne goutte ou deux du ius d'vne herbe qu'ils diſtillent dans l'œil ; quelques François en ont fait l'experience, & reſſenty l'effect qu'ils deſiroient, comme entr'autres vn des gens de monſieur le gouuerneur, qui m'en a luy-meſme aſſeuré. Ils ont des herbes ou racines, qui aydent merueilleuſement les femmes qui ſont en trauail d'enfant, & les font heureuſement accoucher ; & d'autres par l'vſage deſ-

quelles des femmes qu'on croyoit ſteriles ont conceu, & eu lignée: pour la morſure des couleuures, ou pluſtoſt viperes, dont nous parlerons, ils n'en ont point de crainte, d'autant qu'ils s'en guariſſent ſans difficulté.

Venons aux herbes dont on mange: celles du pays ſont les choux, que nous appellons caraïbes, qui ne ſont point mauuais: les feuilles des patales dont on nourrit les animaux en quelques endroits, ſont bonnes au potage, & le bout de leur rejetton paſſe pour des aſperges, ayant tellement le meſme gouſt, que ſi on le mangeoit ſans le voir, on croiroit manger des aſperges. Le cœur du haut des palmiſtes, qui eſt le commencement & la naiſſance des feuilles nouuelles, blanc com-

me de la chicorée bien appreſtée, eſt fort bon en ſalade, & au pot ſans comparaiſon meilleur que nos choux de pomme. Le pourpier vient en ſi grande quantité par les champs, qu'on le tient pour vne mauuaiſe herbe, à cauſe qu'il nuit aux autres; il n'eſt pas ſi bon que celuy de nos iardins: les autres herbes du pays ne nous ſont pas encore cogneuës.

La pluſ-part des herbes de nos iardins de France y viennent bien, comme laictues, chicorée, oſeille, perſil, choux, oignons, & autres; les concombres tres-bien. Pour les melons ſemblables aux noſtres, en ſix ſemaines ou deux mois vous les auez tres-bons, & ordinairement plus gros qu'en France. I'ay dit les melons ſemblables aux noſtres; d'autant qu'il y en

y en a d'autres, qu'ils appellent melons d'eau, qui ne ſont pas de ſi bon gouſt que les noſtres, mais qui deſalterent & rafraichiſſent grandement ; ils ont beaucoup d'eau, c'eſt à mon aduis ce qui les a fait nommer melons d'eau : ils ont la chair rouge, & ſont gros comme citrouïlles mediocres; nonpas ſi longs, mais plus ronds, de ſi facile digeſtion qu'vn homme en peut manger vn tout entier ſans crainte de s'en trouuer mal. Pluſieurs herbes icy, tant de celles du pays, que de celles de France, ne portent point de graine; poſſible que l'induſtrie & l'artifice pourroit ſuppleer à ce defaut, & leur en faire porter, comme l'experience a fait voir en quelques vns; mais il n'en eſt de beſoin, la nature y ayant pourueu par vne

autre voye, d'autant que ces herbes comme les choux & autres pouſſent quantité de rejettons, qu'on plante, & qui viennent fort bien.

Les pois ronds de France y viennent bien ; on n'en fait pas grand eſtat, dautant qu'il y a vne merueilleuſe quantité de ces pois, que quelques-vns appellent pois de Rome, autres des feſoles, autres haricots, qui portent en ſix ſemaines, excepté de petits, qu'ils appellent pois Anglois, d'autant que les Anglois ſont les premiers qui en ont apporté, nō pas d'Angleterre, mais de la terre ferme de l'Amerique ; ceux-cy ne portent que dans deux mois, ont bien meilleur gouſt, & font meilleur potage que les autres, on en mange auſſi en ſalade. Il y a en quel-

ques endroits des pois d'angole semblables à nos lentilles; ce sont les delices des Negres ; ils iettent comme vn petit arbrisseau qui dure six ou sept ans, au bout desquels il en faut semer d'autres: on en trouue plus grande quantité à sainct Christophle qu'aux autres isles. Il y a aussi des pois gros & plats, rouges & blancs, qui iettét vne belle verdure pour couurir des tonnelles de iardin, & durent quatre ans. On ne manque point d'ingrediens, qui seruent là au lieu de poiure pour les sausses.

Quant aux racines, les patales, de la feuille & reiettons desquelles nous auons desia parlé, sont d'ordinaire plus grosses que nos naueaux, & de beaucoup meilleur goust: les Anglois de sainct Christophle n'ont point d'autre pain

pour la pluſ-part: elles ſont iaunes au dedans, il y en a auſſi de rouges & de blanches : on les fait cuire dans la cendre, & en vn chaudron auec peu d'eau, & faut le couurir afin qu'il ne prẽne point d'air, ſi faire ſe peut: elles ſont de bonne nourriture, & on s'en ſert encore pour le hoüicou, ou la boiſſon du pays, comme nous dirons. Il y en a qui ſans autre meſlange en font de la boiſſon, mais elle n'eſt pas ſi bonne que celle qu'on fait de caſſaue.

Le manioc eſt vne eſpece d'arbriſſeau de cinq ou ſix pieds de haut, dont les feuilles reſſemblẽt aucunement à celles de nos oſiers ou ſaules: on le prouigne plantãt en terre des bouts de bois de la longueur d'vn pied au plus. Il porte vne racine groſſe comme

nos plus grosses bettes-raues, mais blanche : que si on en veut auoir de iuste grosseur, on attend vn an. Apres auoir nettoyé ou raclé cette racine, on la grege ou reduit en grosse farine auec vne sorte de raspe platte, qu'on appelle grege, puis on la met en presse pour en tirer toute l'eau, qui est vn dangereux poison : apres on met cette farine sur vne platine de fer sur le feu, comme on fait les galettes de bled noir, & on retire vn grand pain, ou galette blanche comme neige, qui estant encore fraische a assez bon goust ; lors qu'elle est dure, & gardée long temps elle en a fort peu: voila le pain du pays, qu'il ne faut pas manger chaud, d'autant qu'il nuiroit à la santé : il ne charge point l'estomach, mais aussi il ne

ſuſtente pas beaucoup. On fait de ces galettes plus eſpaiſſes pour porter dans les vaiſſeaux ; & d'autres épaiſſes d'vn bõ poulce, pour faire du hoüicou, ou boiſſon du pays: on les met toutes chaudes dans l'eau, ou bien on les fait pourrir entre des feuilles, puis on les met dans l'eau vn peu chaude, on les preſſe & manie pour en faire comme de la paſte, puis on grege là deſſus quelques patales, & cela enſemble boult vingt-quatre heures, apres leſquelles on le paſſe, & le clair ſert de breuuage, le marc eſt pour les poules, ſi ce n'eſt que quelques meſnagers y remettent encore de l'eau pour en tirer vn ſecond hoüicou moindre que le premier, comme quãd on met de l'eau ſur le marc du vin : & cette ſeconde boiſſon à cauſe qu'elle

ne vault gueres, eſt appellée dans le pays d'vn nom qui vault encore moins. Le hoüicou bien fait, cõme le font les Sauuages, eſt d'aſſez bon gouſt, & nourriſſant, & pris par excez peut enyurer. La fertilité de ce manioc, dont vn champ nourrira beaucoup plus de perſonnes que s'il y eſtoit ſemé du bled, a fait negliger la culture de la terre, pour en retirer du froment de France ; aucuns en ayant ſeulement ietté quelques grains deux ou trois doigts auant dans la terre, ont veu paroiſtre dans peu de temps des pailles hautes de douze ou quinze pieds auec vn eſpy au bout ſans grains, qui leur a fait iuger, que ce pays n'eſtoit propre pour le froment. Il eſt croyable que ſi on y auoit apporté vn peu plus de façon, il ne vien-

droit pas mal aux lieux plus temperez, qui ſont au pendant des montagnes; comme le bled d'Inde, ou maïs, le ris, & autres grains, orge, auoine, lin, chanure y viendronr auſſi à ce qu'on croit, & on l'a deſia experimenté de quelques-vns.

Diſons icy à l'occaſion de la boiſſon dont nous auons parlé; que la vigne y croiſt fort bien: elle porte deux ou trois fois l'année pourueu qu'on la taille à temps, & fort prés; & ſi on auoit l'experience des façons qu'il luy faut donner, & le choix des lieux où on la plante, & du temps de la planter, & tailler, elle porteroit ſes raiſins vn peu plus meurs que ceux qu'on void, & dont i'ay gouſté à S. Chriſtophle; Il faudroit auſſi porter de France, de bons pe-

pins, ou de bon plan, comme on peut ſans difficulté.

La curieuſe recherche des fleurs n'eſt pas encore arriuée iuſques icy; La pauureté de la pluſpart des habitans les fait ſonger ſeulement à ce qui eſt vtile. Il y a des amaranthes; des fleurs d'vn rouge fort éclattant, qu'ils appellent cardinales; du iaſmin dans les bois; i'en ay veu à la garde-louppe en paſſant, de trois ou quatre façons. Nous auons vne herbe qui porte de la graine muſquée; vne autre appellée ſenſible, d'autant qu'elle ſe ferme, & flaitrit ſi toſt qu'vne perſonne l'a touchée, & eſt bien vn quart d'heure à reuenir, & ſe redreſſer.

Continuation du mesme sujet, des commoditez de l'isle.

CHAPITRE V.

VEnons aux fruicts & arbres fruictiers. Nos pommiers, poiriers, figuiers, cerisiers, abricotiers, pesches, noyers, chastaigners, n'ont point encore paru en ces terres; on en a fait quelques experience, mais peu, & seulement aux lieux plus chauds : auec le temps on experimentera si aux endroits plus temperez on en pourra éleuer. Les fruicts du païs, qui luy sont commun auec la France; sont les citrons, limons, & oranges: Il est vray qu'ils viennent icy en merueilleuse quantité de

toutes ſortes, & fort beaux, & bons: les citroniers & limoniers portent en dix-huict mois ou deux ans, & les orangers en trois. Il y a de petits citronniers dont on fait les paliſſades, & de petits citrons qui ont l'eſcorce fort tendre, & ſont ſi pleins de ſuc, qu'ils en rendent autant que deux autres des plus gros. Ces arbres viennent de pepin, & de branche. Il ne les faut ny greffer, ny enter; on met ſeulement vne branche d'oranger ou citronnier en terre, ſans autre ſoing ny artifice. Les grenadiers y viennent beaux; mais pour en auoir du fruict il les faut ébrancher par le bas, & faire croiſtre en arbres. On ne doute point que les figuiers, oliuiers, & poſſible encore les amandiers, n'y profitaſſent; mais perſonne n'y a eu

ſoin d'en planter. Il y a des acaïons de jardin bien differens de ceux du meſme nom qui ſont dans les bois, dont nous parlerons plus bas ; ce ſont arbres mediocres, qui ont vne feuïlle aſſez grande, & font vn grand ombrage ; ils portent des pommes douces, & de bon gouſt, qui ont quantité d'eau pour deſalterer ; quelques-vns en font du vin, qui n'eſt pas de garde : au bout ou à la teſte de ces pommes, il y a vn petit fruict, qu'on appelle noix d'acaïon : il a vne eſcorce dure, & épaiſſe ; on en tire de l'huyle, qui eſt bonne, à ce qu'on dit, pour les dartres, & le fruict qui eſt au dedans eſt petit, mais meilleur que nos noix, & nos chaſtaignes.

Mais il faut aduoüer que ces iſles ont le roy des fruits, & celuy qu'õ

croit qui n'a point en Frãce d'égal en bonté, qu'on l'appelle anana: il ſort du cœur d'vne plãte ou herbe, dont les feuilles lõgues & eſtroit-tes s'eſtallét en rond comme l'ar-tichaux: il a la figure d'vne pom-me de pin, mais il eſt beaucoup plus gros, la peau rude, & diui-ſee par carrez tout de meſme que cette pomme; au pied quatre ou cinq rejettons, qui ſeruent de graine, qu'on plante à la pleine lune pour en auoir du fruict au bout de l'an: ſa couleur eſt ver-de, tirant vn peu ſur le iaune quãd il eſt en maturité: il porte ſur la teſte vne touffe ronde de feuilles, qui luy ſert comme de couron-ne pour marque de ſon aduanta-ge & excellence ſur tous les autres fruicts: ſon gouſt a quelque rap-port à celuy de la poire de bon

chreſtien; mais il eſt plus ſucré, & a plus d'eau qui eſt tres-agreable. Il y a vne ſorte de ces ananas qu'on appelle anana de pite, dautant que de la feüille les Sauuageſſes tirent vn fil, qu'on appelle fil de pite, qui eſt fort bon, & ſans comparaiſon plus beau que le plus beau, que nous ayons, & les ouurages qu'on en fait peuuent paſſer pour des ouurages de ſoye.

Les bananiers ſont de la hauteur de quinze ou vingt pieds, ont le tronc touſiours verd, composé de diuerſes peaux comme nos oignons, la feuille large d'vn pied, & longue de ſix ou ſept: ils ne portent du fruict qu'en vne ſeule tige, qui eſt toute reueſtuë de bananes, il y en a bien quelquefois quatre vingts ou cent, & on appelle cela vn regime de bananes:

ce fruict est long de demy pied, iaune en dedans, & de bon goust: on en met par cartiers seicher au soleil, ils les appellent des bananes cõfites, qui ont le goust de dattes, & meilleur. Les figuiers de ce pays sont semblables aux bananiers, & les figues aux bananes, sinõ qu'elles ne sont si rondes, mais vn peu plus plattes & plus courtes, & n'ont pas du tout si bon goust.

Il y a encor quantité d'arbres dãs les bois qui portẽt des fruicts, dont quelques vns ont assez bon goust, comme les pommes appellées gouianes, les papaies, les mamains, les cachimens, qui ont le goust de la cresme vn peu sucrée. Il y en a de ceux-cy & d'autres dont les fruicts seruẽt pour la medecine, & vne certaine sorte de pomme dõt les pepins gros com-

me de nos febues mediocres, ſont de fort bon gouſt, & s'appellent noix medicinales, d'autant que ſi vous n'oſtez vne petite feuïlle blanche qu'ils ont dans le cœur, ils purgent grandement, & prouoquent auſſi à vomir. Pour la plus-part des autres fruicts qu'on trouue dans les bois, ils ſeruent à engraiſſer les perroquets, perdrix, ramiers, gruës, & autres oyſeaux.

Les arbres ſauuages ſont la plus-part plus hauts que les noſtres; il y en a peu qui ſoient propres à baſtir, ou à faire des vaiſſeaux, d'autant que le ver s'y met: vray eſt qu'il n'eſpargne pas plus les bois de noſtre Europe que ceux du pays, c'eſt pourquoy on donne vn doublage aux vaiſſeaux que l'on y enuoye; autrement le ver les perçant ils ſeroient en danger.

Le cœur d'acomat eſt bon pour la charpante; on fait des aix & de beaux ouurages de l'acaïou des bois, qui eſt de couleur rouge, & de bonne odeur.

On y trouue auſſi d'autres bois rouges, dont la feuille eſt de bonne odeur: les arbres appellez courbaris portent vn fruict aſſez long, plat & dur; il y a au dedans auec la graine comme de la pouſſiere, qui a entierement le gouſt de pain d'eſpice, & nos Frãçois lors qu'ils habiterent l'iſle dans leur diſette y eurent recours. Trois ou quatre ſortes de palmiſtes, les vns eſpineux, dont on peut tirer du vin agreable, mais qui ne ſe conſerue qu'vn iour ou deux au plus; les autres ſans eſpines. On ſe ſert des feuilles de ces palmiſtes & autres arbres comme en France du

chaume pour couurir les cases, &
ajoupas, ou apentis. Les sauonet-
tes portent vn fruict rond, gros
comme des grosses noisettes; le
dessus ou escorce espaisse d'vn
teston, est propre à sauonner,
c'est pourquoy on la nomme sa-
uonette; mais il en faut fort peu,
autrement il brusleroit le linge,
comme aussi feroient les cendres
du pays, qui en mettroit beaucoup
à la lesciue: le dedans est vne peti-
te noisette noire & dure, dont on
peut faire de beaux chappelets.
Nous y auons des arbres qui por-
tent des calebasses grosses comme
nos citrouïlles mediocres, & s'ap-
pellent calebassiers; on se sert de
ces calebasses pour apporter l'eau;
ou on les fend en deux pour s'en
seruir à boire. On appelle ces belles
tasses des couïs. Il y a encor d'au-

tres calebaſſes de diuerſes façons & figures, & plus petites, qu'on apporte en France pour mettre de la poudre, & autres choſes. Nous ne ſçauons point le nom de certains arbres, dont l'écorce pilée iette vne eſcume qui ſert aux Sauuages à enyurer les poiſſons, & les prendre lors qu'ils viennẽt à bord: ny de ceux dont ils ſe ſeruent pour faire du feu, frappant le bois l'vn contre l'autre. Pluſieurs arbres portent des gommes, & ſans doute pluſieurs ſortes de ces gommes ſeroient en eſtime en France, & en ces iſles ſi on les cognoiſſoit bien, & leur vtilité: maintenant on ne ſ'en ſert qu'au lieu de glu, à l'exemple des Sauuages.

Le iunipa porte des pommes de meſme nõ, qui noirciſſent ce qu'õ y touche; de ſorte qu'il eſt preſque

impoſſible d'oſter cette noirceur,
mais elle diſparoiſt d'elle-meſme
le neufieſme iour. Les bois ſont
pleins de lienes qui pendent des
arbres ; ce ſont comme quelque
eſpece de lierre qui s'attache &
rampe iuſques au haut des arbres,
puis n'ayant plus ou monter, iette
du bois qui pend en bas iuſques à
terre, où il va chercher vn autre
arbre pour y monter encore : ces
lienes ſont fortes, les Sauuages s'en
ſeruent pour monter aux arbres,
où autrement ils ne pourroient
monter à cauſe de leur groſſeur:
on les fend auſſi en quatre pour
s'en ſeruir comme de cordes ou
d'oſiers pour lier les roſeaux dont
on fait les caſes, & autres choſes ; à
quoy ſert auſſi la ſeconde écorce
d'vn arbre nommé mahault. Ie
n'aurois iamais fait, ſi ie voulois

rapporter toutes les ſortes d'arbres des bois de ce pays: ie marqueray donc ſeulement, qu'il n'y en a aucuns de ceux qui nous ſont communs en Frãce, comme cheſnes, freſnes, fouſteaux, & autres; auſſi en France n'auõs nous point de courbaris, acomats, acaious, & autres ſemblables, qui ſont les bois de la Martinique.

Nous auons parlé des bleds, grains, racines, & herbes de ce pays, deſquelles on mange; reſte à dire quelque peu des autres choſes qui ſeruent à la nourriture des hommes. On a commencé à auoir des pourceaux, dont quelques-vns ſe ſont fait marons, c'eſt à dire qu'ils ont fuy dans les bois, où ils multiplieront au grand bien de cette iſle: car d'autres beſtes à quatre pieds il n'y en a point, ſinon

possible quelques rats musquez, & quelques agoustis ; ce sont petits animaux qui ont quelque chose de nos lapins. Il n'y a ny cerfs, ny sangliers, ny loups, ny renards. Si on enuoyoit ou transportoit là quelques vaches & brebis, on feroit vn tres-grand bien au pays; & cela est necessaire, d'autant que la tortuë, les lezards, & autres animaux pourront aussi bien manquer là à mesure qu'on peuplera l'isle, comme ils manquét à sainct Christophle, où il y en auoit autrefois quantité. Il y a des poules en nombre, la plus part ne leur donnent rien, & les laissent aller dans les bois, aussi en retirent ils peu de profit pour les œufs; mais en recompense ces poules y ayant couué vous amenēt quelquefois, lors que vous y pensez le moins, de

belles bandes de poulets.

Les viures que le pays fournit de luy-mesme sont ceux-cy, grives, perdrix, ou plustost tourterelles de plusieurs sortes, ramiers, perroquets, qui à la saison sont fort gras, & ne cedent en bonté à nos poules; ils apprennent à parler auec vn peu de peine, mais prononcent assez franchement ce qu'ils ont vne fois appris. On y voit les oiseaux que nous appellons crabiers, d'autant qu'ils se nourrissent de crabes: Il n'y manque pas d'autres sortes d'oiseaux, mais plus rares, & dont on ne mange pas d'ordinaire.

Les aras sont deux ou trois fois gros cõme les autres perroquets, ont vn plumage bien different en couleur: ceux que i'ay veu auoient les plumes bleuës & orangées. Ils

apprennent auſſi à parler, & ont bon organe. Ceux qu'on nomme flamens ſont rouges & blancs, ont les jambes & le col fort longs, le corps fort petit. Nous en voyõs aſſez ſouuēt qu'on appelle grãds-goſiers, à cauſe de la grandeur & capacité extraordinaire de leurs goſiers, qui tiennent quelquefois bien pres d'vn ſeau d'eau. On trouue des fregades dont on tire de l'huile, ou eſpece de graiſſe ſouueraine pour le refroidiſſement de nerfs, comme l'eſt auſſi, à ce qu'on dit, l'huyle qu'on tire des ſoldats: ce ſont comme de petites écreuiſſes auec vn mordant ſeulement, qui chaſſent de leurs coquilles quelques petits limaçons de mer, & ſ'en emparent, pour y demeurer iuſqu'à ce que deuenus plus grands & gros, ils les quit-

tent, & en vont chercher d'autres plus grandes. Puis que nous auons parlé des oyseaux, ie veux remarquer icy, que nous n'en auons oüy aucun qui merite d'étre prisé pour son chant, & qu'il y a aussi en ce pays comme en Canada, certains petits oysillons d'vn tres-beau plumage, qui viuent de fleurs aussi bien que les abeilles : nous les appellons colibry, c'est le mot des Sauuages, qui signifie oyseau, que nous auons affecté particulierement à celuy-cy ; on en apporte de mors en France.

Les tortuës de mer sont vne vne bonne partie des viures du païs: il y en a quantité d'vne grandeur prodigieuse, de quatre pieds & plus : on les prend dans la mer à la vare, qui est vne espece de ba-

ſton ferrè, ou bien on les attend la nuict ſur les anſes de ſable, où les femelles viennent pondre depuis le mois d'auril iuſques à la fin d'aouſt ; telle femelle a plus de trois cens œufs. La façon de les prendre la nuict ſur ces anſes de ſable, eſt de les renuerſer ſur le dos lors qu'elle ſont à terre, où on les laiſſe iuſques au matin, d'autant qu'elles ne ſe peuuent retourner, ny s'enfuïr: il ne faut pas les prẽdre par deuant, pource que la morſure en eſt dangereuſe ; on les prend donc par le coſté, & telle y a qu'il faut deux hommes pour la renuerſer: On en mange de fraiche qui eſt fort bonne ; on en ſale vne partie ou en verd, ou en taſſage, afin d'en auoir durant les mois qu'elle ne terriſt point, c'eſt à dire, ne vient à terre: cette chair ſalée

à quelque goust de bœuf,& est vn peu trop seiche.

La tortuë est fort defiante, & void fort clair; mais elle est sourde; de sorte que les valets qui passent la nuict sur les anses, cachez dans le bois, y peuuent causer, chanter, & se réjoüir pour chasser le sommeil. Il y a vne espece de tortuë qu'on appelle caret, dont l'escaille est de prix: on met le plastron ou escaille de dessus sur le feu, ou au prés, pour le diuiser en plusieurs parties, qu'on appelle feilles, qui à cause de leur transparence, & varieté de couleurs, sont recherchées en France, pour en faire des peignes, coffrets, cabinets, & autres ouurages.

Le lamentin, que quelques-vns appellent la vache de mer, est assez commun proche des isles; si

on auoit des barques, & des pes-
cheurs on en auroit quantité: la
chair a le gouſt de celle de bœuf;
on en tire de l'huyle pour brûler;
il a dans la teſte quelques pierres
qui ſont recherchées pour la gra-
uelle; on dit auſſi que les petites
coſtes ſont bonnes pour ce mal,
ou pour la colique; on met ces
pierres & coſtes en poudre, & on
en prend le poids d'vn eſcu dans
du vin blanc; & le meſme fait-on
des pierres de crabes pour le meſ-
me mal, comme nous dirons.

Nous auons des lezards longs
d'vne aulne; les maſles ſont gris,
les femelles verdes; le manger en
eſt bon. On les chaſſe par les bois
auec des chiens, & lors qu'ils ſe
ſauuent dans les arbres, où ils
montent fort legerement, les
François les tirent; mais les Sau-

uages montent dans l'arbre par les liennes, & le prennent par le gros de la queuë, où il ne se peut plier pour les mordre; que s'il est sur quelque bout de branche, où ils ne puissent porter la main, ils luy mettent au col vn lacet auec vne ligne ou petite perche, & ainsi le tirent à eux: il endure tout cela plustost que de se ietter en bas, s'il y void des chiens; que s'il n'y en a point, il saute gaillardement des plus haults arbres en terre sans s'offencer; & quand on le tient on luy lie le bec, & les pieds, & en cette façon on le garde les quinze iours entiers & plus en vie si on veut. La femelle a bien vingt ou trente œufs, gros presque cõme des œufs de pigeon, & liez ensemble; ils n'ont point de blanc, & sans hyperbole, valent mieux

au potage, & fricaſſez que nos œeufs de poules. Quelques-vns mangent auſſi de gros crapaux larges comme vne bonne aſſiette; nous en auõs aſſez veu, & croyons que ce ne ſont que grenoüilles, & non pas crapaux.

Le manger le plus commun des Sauuages, pource qu'ils ſont ſi faineants qu'ils ne veulent pas prendre la peine de chercher autre choſe, ſont de groſſes crabes de terre, ou cancres blancs, qui ſont en des trous de terre aſſez proches de la mer: de vray ils ſont bons, & pluſieurs François s'en contentent bien lors qu'ils en ont,& meſme quelques-vns mangent d'autres crabes, qui ne ſont ſi groſſes ny ſi bonnes, ſont celles qu'ils appellent des tourlouroux, qui ſont petits cancres rouges,

qui gaſtent fort les jardins proches de la mer, où ils ont leurs trous: vous en voyez la terre toute couuerte ſur la fin du mois d'auril, qu'ils font vn tour à la mer pour ſe baigner,& s'en reuiennent incontinent.

La mer eſt aſſez poiſſonneuſe: nos poiſſons, excepté le lamentin, les marſouins, & la dorade, n'ont point de nom parmy nous, d'autant qu'ils ſont tous differens de ceux qu'on void en France: Les Sauuages du païs, & auſſi quelques eſclaues noirs, ſont fort manigats, c'eſt à dire, adroits à la peſche.

De ce qu'on peut transporter de l'isle de la Martinique en France, & ailleurs.

CHAPITRE VI.

LE petun a esté iusques à present la seule marchandise qu'on a rapportée en France de cette isle, & des autres que les François habitent. Il est excellent en nostre isle ; mais la plus grande partie n'est pas de garde passé six mois ; il est aussi fort leger, qui est cause que les habitans ny peuuent pas gagner, principalement en ce temps que cette herbe est à si vil prix.

Les cotonniers y sont beaux & bons : ce sont arbrisseaux assez

agreables,

agreables, qui portent des fleurs les vnes jaunes, & les autres rouges, au milieu desquelles se forme comme vne petite bource, où est le coton, qui venant à pousser la fend en quatre pour sortir. Il n'y a pas tant de façon à le cultiuer que le petun, qu'il faut presque continuellement sarcler; il faut l'éjamber, c'est à dire oster les feuilles plus basses, & en laisser peu; il faut luy couper la teste en certain temps, afin qu'il ne pousse trop en haut; quand il est cueilly il le faut faire seicher à l'ombre, puis le torquer, & mettre en rouleau: là où le coton ne desire que peu de façon, incontinent l'arbre couure d'ombre la terre voisine; & ainsi empesche les mauuaises herbes de croistre, de sorte qu'il y a peu à sarcler;

quand il eſt cueilly on le laiſſe ſei-cher au ſoleil quelques iours, & en fin on en tire la graine par le moyen de quelques petits mou-lins dont on fait tourner les rouës de bois auec le pied, comme font les émouleurs de couteaux. Il eſt vray que le coton emblaye, comme ils parlẽt, c'eſt à dire rem-plit & empeſche trop les vaiſſeaux y tenant trop de place; mais le re-mede eſt aiſé, ſi on veut, c'eſt d'en-uoyer des femmes, & ouuriers, pour le filer, & mettre en œuure; on en feroit des toiles, futaines, & autres eſtoffes, qui ſe debiteroient bien & en France & ailleurs, & on en feroit quantité, d'autant que le cotonnier porte deux ou trois fois l'annèe.

Mais le ſucre vaudroit mieux au gouſt de pluſieurs que tout

cela. Les cannes ſauuages, & qui ſont creuës ſans culture ny artifice, ſont belles : on en a fait l'experience qui a bien reüſſi : elles viennent à leur perfection en huict mois. On dit communemẽt qu'elles ne peuuẽt croiſtre qu'aux lieux humides ; & neantmoins il s'en trouue icy de belles ſur le hault de quelques mornes ou montagnes; poſſible que le voiſinage des nuées rend ces lieux aſſez humides. Ceux qui ſuccent la moëlle de ces cannes verdes diſent que le ſuc qu'ils en tirent láche doucement le ventre. Quãd les moulins ſeront faits, cette iſle ſera plus conſiderable que par le paſſé.

Le rocou pourroit apporter auſſi du profit : il y vient bien, & nos Sauuages l'employẽt à ſe rougir tout le corps. I'ay deſia dit

qu'il y a quantité de simples tres bons & tres-rares, que les marchands debiteroient bien en France, comme aussi quelques bois rouges, & autres bois verds. Il y a dans la gardelouppe vne soulphriere, & vne autre beaucoup meilleure dans la dominique; on n'a encor veu qu'vne partie de cette isle de la Martinique, c'est pourquoy on ne sçait au vray s'il y en a, non plus que des mines. Les Sauuages sçauent où il y a des mouches à miel, que nous pretendons découurir pour en tirer le profit. On croit que quelques espiceries y viendroient bien, qui seroit vn bon trafic; comme aussi de la casse: I'en ay veu de sauuage à la gardelouppe chez les R R. P. Dominicains, qui bien que sauuage ne laisse pas de seruir; cela estant,

on iuge asseurément que la franche y sera bien si on en plante.

Les vaisseaux qui passent par icy traittent aussi pour d'autres denrées; de la cassaue, ou pain du pays; des pois; du caret pour faire des peignes, des coffres & cabinets. Quand la saline sera en estat les estrangers y viendront aussi querir du sel : & qui auroit vne barque pourroit porter aux autres isles du sel, de la tortuë, du lamentin, & autres choses, sur lesquelles il gagneroit beaucoup.

Il y a encore d'autres commoditez qu'on peut retirer de cette isle & autres; mais qui regardent le public, ou les personnes qui gouuernent, & non pas les particuliers, c'est pourquoy ie ne iuge pas à propos de les rapporter icy.

Ie ne parle point aussi de ce que

les marchands doiuent apporter en l'iſle pour traitter auec les habitans; ils ſont aſſez ſoigneux de s'en bien informer au prealable que d'entreprendre le voyage, & ce n'eſt pas à moy à les inſtruire: ioint que de ce que i'ay dit, ils cognoiſſent aiſément ce dont nous auons plus de beſoin. Quand à ceux qui y voudroient venir pour s'y eſtablir; ils peuuent auſſi cognoiſtre de ce qui a eſté dit ce dequoy ils doiuent faire prouiſion. Qu'ils apportent beaucoup de linge, chappeaux, ſouliers, quelque petite eſtoffe de couleur pour faire des caleçons ou hault-de-chauſſes; pour les pourpoints ils y ſont peu en vſage, & les manteaux encore moins. Les bas de chauſſes doiuent eſtre ordinairement de linge, pour euiter les vlceres des

jambes. Qu'ils ayent aussi du fil, de la soye, vn peu de bœuf & de lard, huyle, beurre, graisse, platine de fer pour faire de la cassaue, quelques pots de terre, bon nombre de haches & serpes pour couper le bois, & autres ferremens & vtensiles. Mais la principale richesse d'vn maistre de case consiste au nombre de seruiteurs qu'il amene pour découurir & cultiuer la terre : Le marché qu'on fait auec eux est, qu'ils s'obligent à seruir pour trois ans, & moyennant cela le maistre les fait passer à ses despens, les nourrit, & leur donne par an quatre vingts ou cent liures de petun, & eux-mesmes s'entretiennent d'habits. Au bout des trois ans, s'ils veulent demeurer dans l'isle, ils demandent quelque place à monsieur le gou-

uerneur, qui l'accorde fort volontiers aux lieux qui ne ſont encor occupez. Quelquefois deux ou trois hommes ſe font matelots les vns des autres, c'eſt à dire, ſe ioignent & aſſocient enſemble, & tiennent vne meſme habitation, qu'ils font à frais communs.

Des incommoditez de l'iſle.

CHAPITRE VII.

NVl bien ſans peine, c'eſt vn meſlange neceſſaire en ce bas monde que celuy du bien & du mal. Noſtre iſle a des commoditez, elle a auſſi des incommoditez. Ie n'entends pas icy par incommoditez le manquement de quelques commoditez. Ce que

nous auons dit iusques à present fait assez cognoistre ce qui nous manque.

Venons donc aux incommoditez positiues & reelles. C'est merueille si quelqu'vn eschappe, de ceux qui arriuent de nouueau aux isles, qu'il n'ait quatre ou cinq accez de fievre, encore mesme, qu'il se soit fait purger & saigner à l'arriuée ; le remede est facile, qui est de corrompre son mal en marchant & trauaillant, & ne se laisser abbattre.

Les personnes qui se tiennent oisiues, qui ne font que dormir le iour, ou qui s'abandonnent à la tristesse, ne sont pas pour viure longuement en cette isle : les vlceres aux jambes qui sont assez difficiles à guarir, les maux d'estomach, & autres incommoditez

les accueillent, & dépeschét bien-
tost. Il faut icy fuïr la melan-
cholie, marcher & trauailler gail-
lardement, se tenir nettement, &
se lauer souuent ; pour cet effect
les seruiteurs ont l'apresdinée du
samedy libre, pour se baigner, &
lauer leurs linges & autres hardes:
S'ils ne se lauent, & tiennent pro-
prement, & trauaillent, ils deuien-
nent incontinent malingres, c'est
à dire lasches, malades, & inuti-
les.

Le mal des pians est assez com-
mun parmy les Negres, non pas
tant parmy les François. C'est vn
vilain mal, auquel on apporte les
mesmes remedes qu'à la grosse ve-
role ; car quoy qu'il ne procede
pas de la mesme cause, il a neant-
moins quelque affinité auec elle,
& les mesmes effects sur les corps.

Il n'y a icy ny puces, ny pour l'ordinaire de poux, ou autre ſemblable vermine; mais en la place il y a dans les maiſons des chiques, qui ſe forment dans la pouſſiere; elles ſont ſi petites qu'on ne les aperçoit, quoy qu'elles ſoient noires: ces petits animaux attaquent particulierement les pieds, & les parties d'iceux proches des ongles, ou les talons & la plante, entrent dans la chair, & groſſiſſent comme de nos pois, & font de petits, & ſi on ne les tire il y a à craindre quelque vlcere; mais on les tire aiſément auec vne eſpingle, & ceux qui arrouſent ſouuent leurs caſes n'en ont point, à quoy l'eau de mer eſt meilleure que celle de riuiere, combien que celle-cy ſoit bonne. Le petun verd ſert auſſi, à ce

qu'on dit, de remede contre ces chiques.

Il n'y a point dans les bois de maringoins, si ce n'est sur le bord de la mer, où on en voit & sent quelques-vns le soir & le matin : mais il y a dans les bois des tiques, petits animaux plats, qui succent le sang iusques à ce qu'ils creuent ; mais ils ne font grand mal, & causent seulement quelque demangeaison.

Les petits animaux nommez rauers, mangent & gastent les draps, si on n'y regarde souuent, & on ne les met à l'air.

Il y a des vers qui perçent les futailles, & tout ce qui est de bois, c'est pourquoy les vaisseaux de terre y sont meilleurs.

Mais ce qui a le plus descrié l'isle, & empesché deux mille per-

ſonnes d'y venir, ſont de grandes couleuures, ou pluſtoſt viperes; car elles ont toutes les proprietez des noſtres, qui ont vne morſure mortelle, ſi on n'y remedie prommptement. Il eſt vray qu'il y en a; mais non pas en la quantité qu'on ſe perſuade, & ſi on n'y eſt pas ſans remedes: elles n'attaquent pas les hommes qui ne les touchent point, & ſe retirent la pluſpart aux lieux plus eſcartez dans les bois.

Les chemins ſont fort difficiles par les mornes, ou montagnes.

Les Sauuages nous apprennent qu'il y a quantité de poiſons, & ſçauent bien enuenimer leurs fléches. Les pommes de l'arbre qu'on appelle Manſenille, ſont tres-dangereuſes, iuſques là, que ſi l'eau de la pluye qui a touché ces pom-

mes tombe ſur la main nuë, ou autre partie de l'homme, elle la fait enfler incontinent.

La pluſpart des viures du pays ſont legers, & de peu de ſuc; ce qui fait qu'on eſt contraint de manger aſſez ſouuent, & que le ieuſne eſt fort difficile, & quelque fois dangereux.

La pluſpart des remedes qu'on apporte icy de France perdent tout ou partie de leur vertu. Le fer ſi roüille grandement, cauſe pourquoy il eſt neceſſaire de reuiſiter ſouuent les armes.

La crainte de ſurpriſe de la part des Sauuages eſt preſque continuelle, d'autant qu'ils ſont ſans foy, & quelque promeſſe qu'ils faſſent, & bonne mine, il ne ſi faut fier, non plus qu'eux ne ſe fient pas trop à nous; ils ſont

merueilleuſement diſſimulez, & traiſtres, comme nous dirons. On a auſſi quelque crainte, mais non pas grande, de la flotte des ennemis eſtrangers, qui a couſtume de paſſer proche, & quelque fois à la veuë de cette iſle, & meſme y prendre de l'eau : neantmoins ny les Sauuages, ny les eſtrangers n'auront aucun aduantage ſur les François, tandis qu'ils ſeront ſur leur garde comme ils ſont.

Des François qui habitent l'iſle, & des Negres eſclaues.

CHAPITRE VIII.

NOus auons pres de mille François en cette iſle, &

eſperons que le nombre croiſtra notablement à l'aduenir par le ſoin des Seigneurs de la Compagnie de ces iſles, & le bon ordre qu'ils donneront, tant pour faciliter les paſſages en diminuant le prix, que pour rendre ces iſles plus vtiles, leur faiſant porter du coton, du ſucre, & autres denrées, dont la traitte ſera de plus grand profit que celle de petun.

Nos François ſont tels pour ce qui eſt des mœurs, que peuuent eſtre des peuples preſque abandonnez de tout ſecours ſpirituel, ſans Meſſe, ſans Preſtre, ſans Predicateur, ſans Sacremens, dãs vne trop grande licence, liberté, & impunité. Nous y auons trouué trois Preſtres en vn quartier de l'iſle; les autres nommez du preſcheur, de la caſe du pilote, & du

fort royal, qui font bien six ou ſept lieuës de pays, n'en auoient point, & Dieu ſçait ſi ces bons Eccleſiaſtiques ont eu beaucoup d'authorité, & fait bien du fruict là où ils eſtoient. Nous voulons neantmoins croire que nos François ne ſont pas ſi vicieux, & ſi mauuais qu'on les fait en France; quoy que nous ne puiſſions nier qu'il n'y ait des heretiques, & quelques libertins & athées, eſprits ſtupides & brutaux, dont le nombre ne peut eſtre ſi petit qu'il ne ſoit trop grand.

L'Egliſe iuſques à noſtre arriuée eſtoit en ſi bon eſtat, qu'à celle qui tient le lieu de la paroiſſe, qui eſt proche du fort ſainct Pierre, il n'y a ny ornement, ny perſonne qui en ait ſoin : Il ſera neceſſaire ſi on veut aſſiſter ſelon

Dieu tous les habitans, dont la plus-part ont esté iusques à present destituez de tout secours spirituel, de faire trois maisons & Eglises, d'autant que nos François contiennét bien neuf ou dix lieuës d'estenduë le long du bord de la mer, en vn pays si rude à cause des mornes, qu'vne Eglise ne peut s'estendre que deux ou trois lieuës au plus.

Nos François viuent assez franchement ensemble: il n'y a ny hostellerie ny cabaret; mais quand on va de lieu à autre, on disne où on se rencontre, personne ne refusant aux suruenans ce qu'il leur peut donner.

Parmy les François il y a des noirs, ou mores du cap-vert, & ailleurs assez bon nombre, non pas si grand toutesfois qu'on

n'en desirast dauantage, & que ceux qui en ameneroient n'y trouuassent bien leur compte, d'autant qu'vn esclaue noir est bien plus vtile qu'vn seruiteur françois, qui n'est que pour trois ans, a besoin d'habits, demande des gages, n'est pas si accoustumé aux chaleurs; là où les noirs sont pour toute leur vie, n'ont besoin que de quelque linge pour couurir leur honte, n'ont rien que leur vie, encor bien miserablement, se contentant de cassaue & de pois, & sont faits à l'air & au chaud, quoy que s'ils n'y prennét garde ils sont sujets à la vilaine maladie des pians.

Ces mores ont l'esprit si grossier & hebeté pour la pluspart, qu'aucun ne sçait ny lire ny escrire, & croit-on qu'il est presque impos-

ſible de leur apprendre. Ils ſont neantmoins rieurs & mocqueurs, & remarquent aſſez bien ce qu'on fait qui leur ſemble impertinent. Il y en a quelques-vns de baptiſez, mais dans vne inſupportable ignorance des myſteres de noſtre foy : c'eſt pourquoy il y en a peu qui ayent eſté admis à la ſaincte communion. Leurs mariages ſe ſont auſſi faits ſans les ceremonies requiſes ; Il y aura de la peine à racommoder tout cela, mais peu à peu on en viendra à bout, & on les inſtruira.. Ils entendent deſia pour la pluſpart aucunement le François, & en diſent quelques mots ſans les articles, & autres particules que nous y adjouſtons,

Ils ſont bons pour le trauail, pourueu qu'on les veille & preſſe;

car autrement ils ſont faineants grandement, & paſſeront le temps à dormir ou cauſer. Quand ils manquent il ne faut les flatter, ny leur eſpargner le chaſtiment ; s'ils l'ont merité, ils ne s'en fachent point ; mais ſi vous les frappez ſans cauſe, ils s'affligent tellement que bien ſouuent ils en meurent au bout de quelque temps. Iamais l'vn ne rapportera la faute d'vn autre, quoy qu'ils fuſſent auparauant ennemis.

Ils ont ordinairement du feu iour & nuict en leurs caſes lors qu'ils y ſont, & ne ſçauroient viure autrement, quoy qu'ils aillent à l'air preſque tous nuds. Ils aiment fort l'eau de vie, qu'ils appellent du bruſle-ventre.

Cette miſerable nation ſemble n'eſtre au monde que pour la ſer-

uitude & esclauage, & dans leur pays mesme ils sont la plus-part esclaues du Roy ou d'autres; on les vend aux europeans à assez bon marché. Ce leur est vn bonheur d'estre auec les François, qui les traittent assez doucement, & parmy lesquels ils apprendront ce qui est de leur salut, & perseuereront en la foy tandis qu'ils y seront : car autrement s'ils retournoient en leur pays, ou alloient auec les Sauuages ; ils sont si inconstans, & si indifferens en ce qui est de la religion, & si brutaux, qu'ils retourneroient tout incontinent à la façon de viure de leurs compatriotes, ou des barbares parmy lesquels ils seroient, sans aucun soucy ny de salut ny de religion. On en a veu quelques-vns neantmoins bien deuots & affe-

ctionnez aux choſes de leur ſalut: vn entr'autres qui mourut il y a quelque temps chez monſieur le gouuerneur, qui prioit ſouuent, & ne demandoit rien tant que d'eſtre inſtruit, & que l'on parlaſt de Dieu & des choſes ſpirituelles.

Il y en a de fort ſimples parmy eux, teſmoin vn excellent peſcheur, qui au commencement a bien ſeruy aux François pour les nourrir : il ne veut pas prendre vne tortuë quand elle eſt à terre, d'autant, dit-il, que c'eſt vne meſchanceté de les prẽdre quand elles nous viennent viſiter. Quand ſon canot ou ſcute a ſerui quelque temps, ou eſt bien chargé, il l'encourage par des diſcours qu'il luy fait, & luy promet du repos pour quelques iours, & ne manque pas

quand il eſt de retour de luy en donner. Ils nagent ſi bien, & eux & les Sauuages, qu'ils ne ſe ſoucient point que leur canot verſe, d'autant que quand ils ſont en l'eau, ils retournent le chercher, le renuerſent & rentrent dedans.

Il y a encore parmy les François quelques Sauuages de la terre ferme, mais peu ; ceux-cy ſont merueilleuſement manigats, ou adroits à la peſche, & à la chaſſe du lezard ; au reſte fort libertins, faineants, ſtupides, & gens à qui il ne faut rien dire, & qu'il faut laiſſer faire tout à leur volonté.

Des Sauuages du pays nommez Caraïbes.

CHAPITRE IX.

ON ne ſçauroit dire au vray leur nombre, pource qu'ils ſont en de continuelles viſites actiues & paſſiues auec ceux de la dominique & autres iſles, de ſorte qu'il y en a tantoſt plus, tantoſt moins: Il eſt bié vray que la crainte & deffiance des François a fait que pluſieurs ſe ſont retirez de cette iſle, quoy que nous n'ayons guerre auec eux comme ont nos François de la gardelouppe.

De religion on n'en recognoiſt aucune parmy eux. Ils ont quelque cognoiſſance de l'immorta-

lité de l'ame, d'autant qu'ils donnent aux ames des defunćts, comme les Canadois, des hardes, des viures durant quelques iours, & des meubles pour les ſeruir: mais de ſçauoir ce que ces ames deuiennent, ie croy qu'ils ne s'en mettent pas en peine; du moins nous n'auons encore peu rien tirer d'eux; poſſible que le temps en découurira dauantage, lors que nous ſerons auec eux, ou eux auec nous. Maintenant ils ſont tellement ſeparez par des mornes inacceſſibles, que nous les voyons rarement, & ſeulement lors qu'ils viennent par mer pour traitter auec les François. Ils cognoiſſent par experience, à leurs deſpens, qu'il y à des eſprits, puis que le diable, qu'ils appellent le maboïa, les bat quelques fois iuſques au mou-

rir. Il n'a pas tant de puiſſance ſur eux, lors qu'ils ſont auec les François ; mais au retour il les tourmente cruellement en punition de ce qu'ils y ont eſté. Ils aduouent auſſi que le ſigne de la ſaincte Croix fait fuyr ce maboïa; la pluſpart ont dans leurs habitations vne porte par laquelle ils diſent qu'il entre & ſort. Ils ne luy rendent aucun honneur, que ie ſçache, & ne luy font aucun ſacrifice. Ils cognoiſſent auſſi vn qu'ils nommēt chemin, qui ne les traitte pas mieux que maboïa. Il faut que quelques-vns d'eux ayēt communication particuliere auec luy, puis qu'ils prediſent les choſes futures, qu'ils ne peuuent ſçauoir que de luy ; comme le iour deuant que nous arriuaſſions, vne vieille Sauuageſſe dit à vn Fran-

çois, magnane nauire de France, c'eſt à dire, demain arriuera icy vn nauire de la France, ce qui fut vray.

Ils diſent qu'il y a dans la dominique vn ſerpent, qui ſe fait tantoſt grand, tantoſt petit, qui a au milieu du front vne eſcarboucle, ou pierre fort luiſante, laquelle il tire lors qu'il veut boire, & puis la remet: que perſonne ne le peut, ou oſe aller voir en ſa cauerne, s'il n'a au prealable ieuſné trois iours, & s'eſt abſtenu de ſa femme, autrement il ne le verroit pas, ou ſeroit en danger d'eſtre matté par luy, c'eſt à dire, tué.

Ces Sauuages vont entierement nuds ſans honte, les femmes auſſi bien que les hommes: i'en repris vn capitaine, qui ne me

fit autre reſponce que, non cà bon pour France, bon pour Caraïbe. Ils ſe rougiſſent le corps, qui autrement eſt de couleur oliuâtre, auec du rocou. Les femmes ont quelquesfois vne façon de brodequins, depuis le genoüil iuſques à la cheuille du pied, qu'ils eſtiment gentille. Hommes & femmes portent, quand ils en ont quelque collier de raſſade, ou de criſtal, ou de petits os aſſez bien agencéz. Quand celuy, que nous appellons le pilote, qui eſt parmy eux l'vn des premiers capitaines, & ancien amy, & fidelle aux François, vint voir monſieur le gouuerneur, il auoit ſur la teſte vn chappeau, pour marque qu'il ayme & eſtime les François; les autres vont la teſte nuë comme le reſte du corps. Ils lient leurs che-

ueux qui ne ſont pas trop grands derriere la teſte, & y paſſent des plumes d'aras, de flamens, & autres oyſeaux, ou les laiſſent pendre par derriere, & y attachent quelques gentilleſſes à leur mode. Ils s'arrachent la barbe. Arlet frere du pilote, auſſi capitaine, auoit de petites pieces d'airain penduës aux levres, au menton, & au nez. Les femmes ſont mal heureuſes, & traittées comme des eſclaues; car il faut qu'elles faſſent jardins, meſnages, & tout, excepté la guerre, la peſche, & la chaſſe, ou s'il y a quelque gros arbre à abbatre, le mary en prend quelques fois la peine. Ils ont pluſieurs femmes, les prennent & les quittent à diſcretion; les traittent fort mal, & quelquesfois les tuent, n'y ayant parmy eux aucune iuſtice nõ plus

que ſuperiorité ; chacun fait ce qu'il veut, & eſt quitte des crimes les plus horribles, pour dire, qu'il eſtoit mouche bourache, c'eſt à dire, bien yure. Ils tuent auſſi quelques fois les vieilles gens, diſant qu'auſſi bien ils n'en peuuent plus, & ſont mal-heureux : & quand leurs femmes ſont vieilles, ils les tuent, alleguant pour raiſon qu'elles ne peuuent plus faire le jardin, la caſſaue, ny le houikou. Ils ſont ialoux, & ſi vne femme à manqué, ils la tuent, ou la font ſeruante & eſclaue des autres : quand ils doutent ſi elle a malfait, ils l'a font enyurer (car leur hoüicou enyure quand il eſt bien fait) afin qu'en cet eſtat elle ne cele rien.

Les hommes ſont merueilleuſemẽt faineants, & paſſent le temps

dedans leurs lits, ou dessus à boire, causer, & se faire peigner par leurs femmes ; il ne se passe point vne heure qu'ils ne se fassent peigner, & ne prennẽt pas mesme la peine de pescher, ou chasser, aymant mieux se passer à peu, & ne manger que de la cassaue, & des crabes, que de sortir de la case pour prendre du lezard, de la tortuë, ou autre chose : lors toutefois qu'ils viennent traitter auec les François ils prennent de la tortuë, & l'apportent ; c'est ce dont ils traittent principalement. Ils apportent quelque fois des ananas, & des bananes, & de leurs arcs & fleches, qu'ils donnent à leurs comperes ; ainsi appellent-ils tous leurs amis.

Ces Sauuages ont vne ridicule ceremonie à la naissance de leurs enfans

enfans; la femme ſe leue incontinent apres auoir accouché, & va au trauail ſi elle peut; le mary ſe met au lict, qu'on eſleue au hault de la caſe, & là plaint le ventre, & le frotte comme s'il enduroit beaucoup. Cela dure vne lune toute entiere, qu'il ne ſort du lict qu'en neceſſité, s'appuyant ſur vn baſton, & on le viſite comme vn malade: il eſt vray qu'ils font aucunement paſſer cette feinte maladie en verité, tant ils le traittent mal, le faiſant ieuſner quelques iours fort eſtroittement, ne luy donnant à manger que de la caſſaue, & encor fort peu; pour la boiſſon on luy en donne aſſez, particulierement lors que l'enfant tette; apres quelques iours il peut manger des crabes; & puis on luy permet quelque temps apres la

tortuë, & en fin toutes ſortes de viures indifferemment, comme eſtant pleinement guery ; mais auparauant on fait vne aſſemblée où ce pretendu malade eſt dechiqueté par tout le corps, & perd bien du ſang : Ceux toutesfois qui ont deſia eu cinq ou ſix enfans ne ſont plus dechiquetez que par les bras & les jambes. Pour les enfans, ils ne ſçauent que c'eſt que de les emmaillotter, ny de les delicater comme nous faiſons, quoy qu'ils les aiment tendrement.

On garde preſque la meſme ceremonie pour faire vn capitaine, qui toutefois n'a pas beaucoup d'authorité parmy eux ; on le fait ieuſner, on le déchiquette, puis on luy iette à la teſte des peaux de poiſſon ſeiches, de ſorte que s'il ne ſe pare dextrement, il eſt en

danger d'eſtre bleſſé, & n'eſtre tenu pour vn bon capitaine.

Durant la groſſeſſe de la femme, le mary ne mange point de tortuë, d'autant, diſent-ils, que s'il en mangeoit l'enfant ſeroit ſourd comme la tortuë; ſemblablement il ne mange point de lamentin, d'autant qu'il a les yeux fort petits, & ſi le pere en mangeoit, cette imperfection & defaut paſſeroit à l'enfant; mais quand ils mangent auec les François, ils ne ſont pas ſi ſcrupuleux.

La vie qu'ils menent leur eſt ſi agreable, qu'ils en ſont tres contens; & quelque bon traittement que vous leur faſſiez, vous ne les retiendrez point pour demeurer auec vous. On en a veu qui ayant long temps demeuré parmy les

François, & bien à leur aiſe, à la premiere occaſion ſe ſont échappez, & retournez vers les autres Sauuages. Ils ſont extremement deffians; ne croyez pas que s'ils voyent vn fuſil en voſtre main, ils viennent en voſtre caſe, les moindres choſes leur donnent de la deffiance. Comme nous paſſions à noſtre retour par la dominique vn Sauuage vint vers nous iuſques à my chemin, mais ſi toſt qu'il apperceut noſtre petit batteau qui eſtoit derriere le vaiſſeau, il s'en retourna bien viſte. Si quelqu'vn a des armes dans le vaiſſeau, iamais ils ne viendront à bord; ſi l'vn d'eux monte au vaiſſeau, l'autre demeure touſiours dans le canot, & regarde par tout. Ils iugent des autres comme on doit iuger d'eux, qu'il ne s'y faut

iamais fier; s'ils viennent en vne case, ils regardent par tout, partie pour voir s'il n'y a rien qui leur fasse peur, partie pour descouurir les moyẽs de la surprẽdre. Quand ils virent la maison de brique que monsieur le gouuerneur a fait faire, ils venoient heurter contre, pour experimenter s'ils la pourroient enfoncer, & la trouuant ferme, dissimulant leur estonnement & fascherie, luy disoient comme par conioüissance, mouche manigat mon compere. Ils ne tâchent qu'à surprendre, & quelque bonne mine qu'ils vous ayent fait, où ils auroient l'auantage, il ne faudroit attendre d'eux aucune misericorde: Et quand ils ont tâché à vous surprendre, s'ils manquent leur coup, ils s'en viendront froidement vous dire, moy

non faché à toy, & traitteront auec vous comme ſi rien ne s'étoit paſſé, & comme s'ils eſtoient vos meilleurs amis.

Ils ſont extremement ſales en leur manger; qui leur auroit veu faire leur hoüicou en auroit horreur. Vn iour en la preſence de monſieur noſtre gouuerneur à vn diſner, l'vn d'eux eſtant loin d'vn plat où eſtoit ſon appetit, monta ſur ſon banc, puis mit vn pied ſur la table entre les plats, aduance vne main vers le bout de la table où eſtoit ce mets, pour s'appuyer, & ainſi eſtendu de ſon long ſur les plats & les viandes, porte ſon autre main à ce qu'il deſiroit. Voila comme ces meſſieurs ſont ciuils. Au reſte auec cela ils ſont ſi ſuperbes que qui que ce ſoit qui les aille voir, ils ne ſe leueront pas pour

l'accueillir, mais luy diront ſeulement, monſtrant vn lict, mets toy là. Ils demandent fort librement tout ce qui leur plaiſt, & ne faut pas les refuſer; c'eſt pourquoy ceux qui ſont bien inſtruits n'expoſent rien en leurs caſes, quand les Sauuages y doiuent venir, que ce qu'ils veulent bien leur donner. Ils promettent aſſez, mais ils manquent ſouuent de fidelité. Ils mangent les animaux qui leur font du mal, comme chiques, tiques, & ſemblable vermine.

Continuation du ſujet des mœurs des Caraïbes.

CHAPITRE X.

LEs Sauuages ſont ſouuent pour diuerſes occaſions des yins dans leurs carbets, c'eſt à dire des aſſemblées dans de grandes caſes faites expres, où ils boiuent exceſſiuement, ſans manger que fort peu ; cela dure quelquefois iuſques à huict ou dix iours, & c'eſt alors qu'il fait bon les attaquer, car ils ſont preſque touſjours yures. Apres cette ceremonie ils commencent à traitter des affaires, particulierement de la guerre, où les plus anciens capitaines haranguent, & ſont enten-

dus auec vn merueilleux ſilence, & ce qu'ils concluent eſt ſuiuy du conſentement commun, quoy qu'ils n'ayent aucune authorité de commander. Ces traittez d'affaires de guerre commencent ordinairement par de grands caramemo, ou diſcours, & plaintes des vieilles, qui rapportent tout ce que ceux à qui on parle de faire la guerre leur ont fait de mal, ou à leurs anceſtres, iuſques à quelques iniures de parole; car quereller vn Sauuage, eſt autant que de le frapper, & le frapper, autant que de le tuer; & offenſez vn Sauuage en particulier, vous offenſez toute la nation; mais il n'en va pas ainſi du bien que vous leur faites en particulier, le commun n'y prend point de part. Apres ces caramemo les enfans

danſans, ſautans, & pleurans, demandent qu'on venge ces iniures, toute la ieuneſſe s'émeut, & teſmoigne ſon deſir & courage, puis les vieillards ordonnent.

Outre la guerre qu'ils ont contre nos François de la gardeloup-pe, les Anglois de Saincta Louſie, Antigoa, Monſerrat, & autres iſles, occupées ſur les Caraïbes; ils la font encore aux Calibis, qui ſont Sauuages de la terre ferme, & ont alliance & ſocieté d'armes auec les Aroüagues, qui ſont auſſi en terre ferme. Ils ne font point de difficulté pour aller ſurprendre ces ennemis, de ſ'expoſer dans leurs canots & pirogues à vn voyage de mer de bien deux cens lieuës: ils vont d'iſle en iſle, & preuoyent aſſez certainement les mauuais temps & tempeſtes, par

l'inſpection du ciel, & des aſtres, dont ils ont des cognoiſſances merueilleuſes.

Leurs armes ſont des arcs de bois rouge, auec des fléches de certains roſéaux, qui au lieu de fer ont au bout vn bois fort pointu, & empoiſonné ; ils portent le feu dans les caſes couuertes de feilles, attachant au bout de leurs fléches du coton allumé. Ils ne viſent pas touſiours droit à leurs ennemis ; mais tirent en haut, & ſont ſi adroits en cela, que la pluſpart de leurs coups ont leur effect. Ils tirent auſſi derriere eux en fuyant, & quand ils ſont pourſuiuis chaudement ſur la mer, ils ſe couchent de leur long dans les canots, pour n'eſtre expoſez aux coups, & tirent ſans ceſſe, bandant quelques fois l'arc de leurs

pieds. Ils ont aussi des sagayes de bois rouge, dur, & pesant, qu'ils lancent fort bien; & pour battre de plus prés, ils ont des boutous, qui sont gros bois rouges, plats, espais d'vn bon poulce, larges par le bout de prés de demy pied, longs de deux ou trois pieds, dont ils escrasent la teste de leurs ennemis, comme nous ferions auec vn leuier.

Toutes leurs guerres se font par surprise le matin au poind du iour, auec des huées horribles, & pour paroistre plus affreux, ils se peignent du noir des pommes de iunipa le tour des yeux. Ils sont en vn continuel mouuement pour éuiter les effects des armes à feu, & pource qu'ils voyent la méche allumée de nos mousquets, ils éuitent aisément le coup se iettant

par terre, courrant tantost d'vn costé, tantost de l'autre, se remüant d'vne vitesse admirable, de sorte qu'il est fort difficile de les choisir; mais ils craignent fort les fusils, pource qu'ils n'y voyent point mettre la méche, & disent que c'est le maboïa, c'est à dire le diable, qui y met le feu. Ils font d'ordinaire trois bandes, & vne espece d'auant-garde, arriere-garde, & bataille; mais au choc ils se mettent incontinent en desordre & confusion. Vous en auez assez bon marché, si dés le commencement vous monstrez que vous ne les craignez point, & en abbattez heureusemét quelqu'vn, ou deux, ou trois; car lors ils se retirent promptement, non toutefois sans faire tous les efforts possibles pour retirer les corps

morts de leurs compagnons, car ils craignent fort, & tiennent à grande honte de les laisser parmy leurs ennemis: mais si vous fuyez, ou vous retirez pour les battre en retraitte, ou tesmoignez quelque crainte, ou tirez plusieurs coups en vain; alors ils sont extremement courageux, & donnent furieusement, & ne se retirent iamais, si ce n'est en vne grande extremité. Il y en a desia quelques-vns parmy eux qui ont des armes à feu, & en sçauent tirer, ce qui est vn tres grand mal; Dieu pardonne à ceux qui leur en ont donné.

Leurs armes deffensiues, comme i'ay dit, sont la fuitte, la legereté, & mouuement perpetuel, & le coucher dans leurs canots pour estre à couuert des coups;

car du reſte, ils n'ont ny bouclier, ny autre choſe pour ſe parer, & ſont nuds à la guerre comme en toutes autres occaſions. Outre ces canots, faits d'vne piece de bois, & non pas de l'eſcorce d'arbre comme ceux des canadois, ils ont des pirogues, faits de deux ou trois pieces ; ils ſont plus grands que les canots, & y en a qui portent quarante & cinquante hommes ; ils y mettent des voiles à noſtre imitation, quand ils en peuuent auoir. Ils tuent & mangent leurs captifs auec mille ceremonies, & cruautez, non pas toutesfois ſi grandes que celles des canadois. Ils gardent quelquefois vne main d'vn ennemy mort, qu'ils portent en triomphe, & danſent au tour. Iamais ils n'oublient ny ne pardonnent le mal qu'on leur a fait,

ou qu'ils pretendent qu'on leur a fait. Ils nagent comme poiſſons; en guerre ne ſe ſoucient pas, comme i'ay dit, que leur canot renuerſe, car ils ſçauent bien le redreſſer, & ſe remettre dedans. Ils y portent touſiours leurs licts auec eux.

Ces barbares ne content point plus haut nombre que dix, & ſ'expliquent monſtrant par leurs doigts; quelquesfois ils vont iuſques à vingt, ou deux fois dix, monſtrant les doigts des mains & des pieds; apres cela, ſ'ils veulent en dire dauantage, & exprimer plus grand nombre, ils prennent du ſable, & le jettant diſent, mouche comme eſte, beaucoup, ou grand nombre, ou autant que cela. Ils content leurs mois par lunes, & les iours par nuicts, &

difent, ie feray là tant de nuicts, ou ie reuiendray apres tant de nuicts. Ils expriment auffi l'eftat qu'ils font, & l'eftime qu'ils ont de la bonté des nations par leurs mains & bras, & monftrant la main entiere, & vne partie du bras, vous difent, France bonne comme efte: pour les Flamens, ou Hollandois, ils monftrét la main, & difent, bonne comme efte: les Anglois font les pires dans leur eftime, ils ne monftrent pour eux que le bout des doigts: Poffible que quand ils parlent des François en leur abfence, ou deuant ces autres nations, ils ne gardent pas cette diuifion. Ils vfent peu de tabac, & ont bien occafion de fe mocquer des europeans qui vont chercher fi loing dans leurs ifles cette méchante herbe,

Ils ont vn langage particulier que ie croy qui eſt fort difficile à apprendre; mais en outre, ils ont vn certain baragouïn meſlé de François, Eſpagnol, Anglois, & Flament, le trafic & hantiſe qu'ils ont eu auec ces nations leur ayant fait apprendre quelques mots de leurs langages; de ſorte qu'en peu de temps on peut & les entendre, & ſe faire entendre à eux, qui nous ſera vn grand aduantage pour les inſtruire.

Du fruict ſpirituel qu'on peut eſpe-rer de cette iſle.

CHAPITRE XI.

IL eſt aiſé d'inferer de ce qui a eſté dit iuſques à preſent, que

ſi les marchands peuuent retirer des commoditez temporelles de cette iſle, & autres ; il y a auſſi vne aſſez belle eſperance d'vne triple moiſſon pour ceux qui font le negoce des ames. Si les moyens de ſubſiſtence, qui conſiſtent en vn ſecours neceſſaire de la France, ne leur manque point; on peut ſe promettre, que celuy qui leur a donné les talens, & commandé de les employer à ce trafic, *negotiamini dum venio*, en aura de la ſatisfaction ; & les bonnes ames, qui ne cherchent que ſa gloire, du contentement & conſolation.

Quand il n'y auroit qu'enuiron mille François, nos compatriotes, qui ſans la culture neceſſaire deuiendroient barbares, & ſauuages dans ces bois & retrait-

tes de la barbarie & ſauuagine ; ce ſeroit vn employ fort vtile, & d'autant plus neceſſaire, que la patrie nous lie & oblige plus eſtroittement à ceux qu'elle a nourry & éleué auec nous. Ils nous ſont particulierement alliez ; & Sainct Paul nous aduertit, que nous ſommes tenus d'en auoir vn ſoin plus particulier ; duquel ſi nous nous diſpençons, nous ne meriterons plus honorable nom que celuy d'infidelles, ou quelque autre encore pis, ſ'il y en a. Si nous deuons auoir de la compaſſion pour les Sauuages d'autant qu'ils ſont abandonnez ; par la meſme raiſon, ou pluſtoſt à plus forte raiſon, nous en deuons auoir pour les François, lors qu'ils ſont au meſme eſtat d'abandonnement. Si ie ne me trompe, il

n'eſt pas moins neceſſaire, & agreable à Dieu, d'empeſcher que les anciens Chreſtiens ne deuiennent Sauuages, que d'attirer les Sauuages à ſe faire Chreſtiens. Ce nombre va iournellement croiſſant, & auec luy les neceſſitez ſpirituelles, & croiſtra encore plus lors qu'on ſçaura que les moyens n'y manquent pas d'y faire auſſi bien ſon ſalut qu'en France. Ceux qui ſe tiennent prés de leur conſcience n'y voudroient pas aller autrement, & ſans cela on ne feroit de cette iſle qu'vne poneropole, ou retraitte de deſeſperez.

Il y a vne ſeconde moiſſon; c'eſt des barbares negres du cap de vert, & autres lieux, dont il y a bon nombre, qui augmentera ſi on croit nos François, à qui ils

ſont fort vtiles. Quelques-vns de ces mores ſont deſia regenerez, & blanchis dans les eaux du ſainct Bapteſme; les autres pour la pluſpart deſirent le meſme, & ie ne doute pas que depuis mon depart quelques-vns, qui ſe preſentoient pour eſtre inſtruits, n'ayent receu cette faueur de ceux que i'y ay laiſſez. La difficulté des nouueaux eſtabliſſemens, la ſtupidité de la pluſpart de ces eſprits, l'inconſtance qui leur eſt naturelle, & qui feroit que, s'ils retournoient en leur païs, ils retourneroient auſſi à leur infidelité, ayans ordinairement fort peu de ſentiment, & trop d'indifference en matiere de religion; nous ont obligé à proceder vn peu lentement en cette affaire, où il faut bien prendre garde de rien precipiter, &

n'accorder si tost à quelques-vns ce qu'ils nous tesmoignent desirer.

Quand aux naturels du païs, nos sauuages Caraïbes ; on voit par ce qui a esté rapporté aux chapitres precedens de leurs meurs & façons de faire, la difficulté qu'il y aura à les conuertir. Ils viuent à leur ayse dans vne tres-grande oysiueté, dans vne entiere liberté de tout dire, & tout faire, dans l'impunité de leurs crimes, mesme les plus horribles, sans honte de leurs débordemens, nudité, polygamie, yurongnerie, & vilenies, sans besoin de l'assistance des François, qui les contraigne de nous rechercher, & viure parmy nous, ou desirer que nous allions habiter auec eux. Ils disent que c'est nous qui auons be-

ſoin d'eux, puis que nous venons en leurs terres, qu'ils ſe ſont bien paſſez de nous, & s'en paſſeront bien encore. Ils ſont deffians, cruels, inconſtans, trompeurs, ſans foy, ſans loy, ſans apprehenſion de la iuſtice diuine. On ne peut, quoy qu'ils promettent, viure en aſſeurance parmy eux, d'autant que le premier à qui la fantaiſie prendra durant leurs vins, vous ira égorger, & il n'en ſera autre choſe, quoy que vous ne l'ayez iamais offenſé. Neantmoins ce qui n'eſt pas poſſible aux hommes ſeuls, l'eſt à Dieu, & aux hommes aſſiſtez de ſa grace & puiſſance; il peut faire de ces pierres des enfans d'Abraham. On tâche à tirer d'eux quelques-vns de leurs enfans pour les inſtruire, & enſemble s'en ſeruir

pour

pour oſtages ; & il ſemble apres tout, que le temps ſoit venu, auquel Dieu auoit deſtiné de ietter les yeux de ſa miſericorde ſur cette infortunée nation. Ils font deſia volontiers le ſigne de la ſaincte croix, & en pluſieurs occaſions prononcét à l'imitation des François les saincts noms de IESVS & de Marie, & recognoiſſent que par ce moyen ils font fuïr le maboïa. Ceux qui ont plus hanté les François ſe monſtrent aucunement dociles ; & le principal & plus conſiderable d'entr'eux, qui eſt maintenant le premier capitaine, nos François l'ont nommé le pilote, à touſiours eu dés le commencement vne affection particuliere pour eux, les aſſiſtant de viures dans la neceſſité ; leur donnant aduis des deſſeins des

autres Sauuages, procurant la paix autant qu'il a peu ; de sorte que quelques-vns croyent, que sans luy les François n'eussent peu se loger & maintenir dans l'isle. Il continuë encor ces bons offices, de haranguer au conseil des Sauuages pour les François, & de nous reueler le secret de leurs assemblées, iusques à se faire haïr de quelques-vns des siens à nostre occasion, & dit que si les François chassoient les Sauuages de l'isle, pour luy il ne s'en iroit point, mais viendroit viure auec nous, si ses femmes & mariniers, ou seruiteurs & amis le permettoient. Ayant vn iour esté arresté par les François, il remonstra au capitaine, qu'il auoit tousiours esté pour eux, & iamais contre, & qu'il leur auoit

ſeruy dans leurs commencemens, puis il conclud ainſi, que ſi nonobſtant cela tu me veux matter, non force; mais tien, voicy mes femmes & enfans, fais les baptiſer. Eſtant venu voir monſieur le gouuerneur, il beut à nous durant le diſner, nous vint viſiter en noſtre caſe, & entendant que nous voulions aller viure parmy eux, il en teſmoigna du contentement, & dit qu'il parleroit pour nous à l'aſſemblée. Voila quelques commencemens, ſi Dieu les benit ce Sauuage ſeruira par ſes diſcours & bon exemple à la conuerſion des autres.

Ce Caraïbe, que nous auons nommé le pilote, a vn frere nommè Arlet, auſſi capitaine, grand homme, & de bonne façon, qui a pareillement autrefois eu de

bons mouuemens , & on nous asseure, que si ses femmes l'eussent permis, il se fust fait instruire & baptiser il y a quelque temps. Il nous visita aussi peu de iours apres son frere, nous interrogea fort, gousta du hoüicou de France, & permit en fin, quoy qu'auec peine, que ses femmes en goustassent: Il tesmoigna autant de ioye que son frere de nostre dessein d'aller parmy eux, & nous dit semblablement, qu'il parleroit pour nous, & que ses femmes nous feroient de la cassaue, & du hoüicou du manioc qu'il nous donneroit. C'est ce qui nous peut donner bonne esperance, & me fait coniurer le lecteur de cette Relation, d'addresser ses vœux au ciel pour ces pauures Sauuages, & pour ceux

qui contribueront à leur conuersion pour la plus grande gloire de nostre bon Dieu.

FIN.



